

One code Love

Nous ariens rendez-vous



Fanny Hamla

One code Love

Nous avons rendez vous

Je ne le sais pas encore, mais tout va se jouer ici ...
et maintenant.

Je ne le sais pas encore, mais tout est déjà écrit.

Un jour sur le chemin, un jour sur mon chemin,
un trèfle tombé du ciel, juste là devant moi ...

Engourdie par la vie comme une mouche désorientée, j'essaie de retrouver mon nord. Je respire, j'halète, je suffoque parfois, alors je respire un peu plus, je cherche, j'avance, je recule, je tourne en rond, je me pose, je respire, je fais une pause, je m'arrête.

La vie me crie depuis si longtemps. Je fais mon maximum pour ne pas l'écouter. Elle me crie depuis mes rêves :

« Tu sais pourquoi tu es là »

« Quand est-ce que tu as oublié de rêver ? »

« Tu n'es pas venue pour ça. Wou-oOu quelqu'un est là ??? »

Je fais tout pour ne pas l'entendre, enfouir cette voix bien profondément.

J'ai peur, tu comprends ! Je suis terrorisée. La vie m'a tétanisée, je suis comme congelée. Je vois la vie défiler devant moi, rien que des regrets, aucune envie de marche arrière, mais je n'arrive pas avancer. Je sais que tout ça ne rime à rien, j'ai essayé, mais je n'ai pas réussi. Cet arrière-goût au fond de ma vie, cette boule au fond de ma gorge. J'ai essayé, mais j'ai échoué. J'ai tenté de suivre mon cœur, j'aurais tout fait pour. Je fonçais, je réussissais, mais me restait toujours cet arrière-goût et cette sensation qui ne disparaissait pas. Et puis les amours impossibles, très peu pour moi, oublions ces Roméo

et Juliette. La vie est simple. Il n'y a rien d'impossible, si on s'aime, on s'aime, pas de choix cornéliens. Si on veut, on peut !

Si on veut, on peut. La vie m'apprendra que parfois on veut, mais on ne peut pas. On n'a pas les clés qui déverrouillent tout ce qui est tapi dans le noir, tout au fond, ce que tu ne veux pas voir, mais qui se rappelle à toi. Parce que bien sûr, avant de pouvoir écouter son cœur, il va falloir passer par là, ce chemin où il fait noir, oui là justement là. Ecouter son cœur demande bien du courage, d'ailleurs courage trouve son origine dans écouter son cœur... Tout était là, je le savais, mais ne voulais pas le voir, quand la tête et le cœur ne s'entendent pas, quand la tête et le cœur sont diamétralement opposés, il ne reste plus qu'à couper la tête. On me l'a dit et subitement mon bouddha tombe et bim la tête coupée. C'est donc ça ... faut que je coupe la tête. Passer de la tête au cœur.

On m'appelle, j'ai rendez-vous, je le sais, je le sens. Oh que je n'en ai pas envie, aucune envie et pourtant tellement. Ça fait quelques années maintenant que ça cherche, que ça me dit « Tu vas y aller ».

Des années puis le nez face à l'évidence, hop on y va, hop j'y vais.

Dans ce train qui me dépose à cette gare. Enfin !

A cette gare nommée instant présent. Voilà que tout prend son sens. A cette gare nommée instant présent, ma vie prend son sens, je trouve le sens, je n'ai plus qu'à suivre le sens.

« Tu n'as rien à faire d'autre que marcher, je m'occupe du reste » signé la Vie.

Alors un pas après l'autre, j'avance.

Je ressemble à une tortue qui se serait accouplée à un paresseux. Ah ça le chemin, je peux en profiter, si j'arrive tout juste au 2 km par heure, c'est bien. Mais en même temps, je ne suis pas pressée. Je viens de commencer. Et puis me voilà au premier village. 7 km Wow, je l'ai fait ! 7km, j'y suis arrivée. J'ai osé ! Je suis lancée. Tout le reste sera du bonus.

Je respire, je respire, j'y suis et c'est si simple. Ça ressemble un peu à Disneyland. Il y a du monde partout et les gens sont sympas. Les gens sont sympas! Faut dire qu'on se ressemble tous. Alors on sait ce que ça veut dire d'être ici, on sait ce que vaut chaque pas, on sait que parfois le plus lourd, ce n'est pas ce qu'il y a dans le sac. Alors on sourit et petit à petit le poids s'allège.

Je me sens comme de l'eau dans une tasse de thé, je me laisse infuser par la nature environnante, dans ce monde où les distances se nomment en jours de marche. Je vois des sourires, des larges et

francs, d'autres plus petits, mais je vois des dents, des mains qui se tendent, plutôt que des pas en arrière. C'est peut-être parce qu'on voit avec le cœur ... et les pieds aussi. On ne s'offre que le meilleur, le reste on le marche. Un jour un train m'a déposé à une gare qui s'appelle l'instant présent, depuis je marche.

Je respire n'être là que là. Je n'ai rien d'autre à faire que d'être là ici et maintenant, avancer et puis c'est tout. Je pars tôt le matin et je vois défiler les pèlerins. Et oui avec mon allure de tortue paresseux, j'ai le temps sur le chemin, je m'arrête quand mon corps me dit stop, j'ai mal à chaque instant, alors je prends le temps et je savoure d'être là. J'accueille les pèlerins, il ne me manque plus qu'un thermos de café et je pourrais être un donativo ambulante, les aficionados comprendront. On se sourit, on se reconnaît, on s'habitue les uns aux autres. On se perd de vue, on se retrouve et hop une autre cadence, un autre jour, une pause plus longue et on prend un nouveau wagon de pèlerins. Le chemin se fait comme cela d'instant en instant.

Je me réveille le matin, une boule à l'estomac bien souvent, alors j'y vais, je sors de la tente, je remballer et bien vite les kilomètres avalent toute

inquiétude lancinante. Chaque jour, le réveil se fait plus doux. Oui c'est ça, la douceur finit par me prendre la main et me montre un autre chemin. La magie du chemin, on t'en parle... peut-être bien, je n'en sais rien, je respire et c'est déjà bien. Il fait beau, les paysages sont enchanteurs.

Je suis assez sauvage. J'aime parler aux gens, mais pas de moi, que du superficiel ou plutôt du profond, c'est paradoxal, mais oui les gens trouvent toujours la bonne oreille avec moi. Bien souvent ils me confient bien plus que je ne peux porter sur mes épaules. Ma tête n'est pas encore connectée avec mon cœur, je ne sais pas quoi faire de tout ce qui s'est entassé dans ma poitrine, mon cœur est lourd d'ailleurs. Je suis bien décidée à n'écouter personne ici, ou alors juste du léger, du superficiel ce sera très bien. Je n'ai plus rien à donner. Je suis vidée ou plutôt bien trop remplie. L'ardoise est chargée fissa tu ferais bien de l'effacer - Ménélik si tu me lis.

J'ai choisi de marcher seule, ce qui me permet de ne suivre que mon rythme. Quand on croise quelqu'un ou qu'on partage un bout de chemin, ce n'est que pour un instant ou plus, mais on sait qu'on ne se doit rien. Et on avance sans regret, sans remord, juste être soi, ça plait ou pas, ce n'est pas grave. Il suffit juste d'augmenter la cadence ou

diminuer, faire une pause, un arrêt et nous voilà avec de nouvelles personnes.

J'avance, je respire, je sens l'air entrer dans mes poumons que c'est bon. Je suis si fière de moi d'avoir osé, l'avoir fait, être là au milieu de nulle part, juste moi et mon sac à dos, à dormir ici et là, apprendre à faire confiance aux autres, à la vie, à mon instinct. Au fil des jours une petite voix apparaît, celle qui sait, discrète qui ne s'impose jamais, elle est là.

Bienvenue à toi. C'est si bon de te découvrir.

Je lâche mes premiers masques, j'ai abandonné le maquillage, et l'esthétique, tout ce qui compte pour moi est d'avancer. Quand tu portes ta vie, tu revois ton essentiel. Mon apparence est le cadet de mes soucis et que c'est bon. Je m'en fiche complètement. J'avance c'est tout ce qui compte à ce moment précis. Revenir à l'essentiel : marcher, manger, dormir. C'est bien ça le programme.

Arrive le moment fatidique du premier soir. Je suis bien décidée à sortir des sentiers battus, de mes sentiers battus. Mon objectif n'est pas que de marcher, mais de dépasser mes peurs et notamment en vivant de jolies aventures grandeur nature. Une des premières pour moi sera le bivouac. Apprivoiser la nuit.

Mon premier bivouac. Toute une étape. Je vous

rappelle, que bivouac signifie dormir dehors sans structure « protectrice ». Pour arriver à ce jour, il a fallu que je me nourrisse et me prépare psychologiquement à passer le cap. Merci à ces merveilleuses femmes qui partagent leur expérience rendant cela possible. Grâce à vous j'ai osé Mesdames.

J'ai dû faire un peu moins de 20 kilomètres, mais ces kilomètres valent tellement plus. Parce que ça y est, je suis lancée. Le plus difficile, au final, est de commencer. Une fois qu'on y est, c'est un bonbon à savourer. Je me retrouve au milieu de nulle part dans la campagne française. Je suis les conseils de ces femmes rencontrées : un coin à l'abri des regards, isolé et éviter le passage du chemin même. Il est 17 heures. J'en ai plein les pieds. Faut dire qu'avec l'excitation, je suis éveillée depuis 5h du matin, ajoutons que je ne suis pas particulièrement sportive, c'est donc une première pour moi, qui plus est avec un sac de plus de 14kg sur le dos.

J'ai rencontré Jean-Michel en partant de la cathédrale du Puy ce matin, je l'ai reconnu, il avait un fanion Réunion sur le dos. J'ai souri. Mes bâtons portent la même inscription. On s'est retrouvé au premier village, on a papoté 10 minutes et il me propose de bivouaquer ensemble. Mes

voyants orange clignotent. Je ne le connais ni d'Adam ni d'Eve, peut-être de Saint Jacques ahah, mais c'est un peu trop tôt encore. Je décline son invitation. Je suis les instructions de ces femmes, dont je me suis inspirée : ne pas dire où on dort. J'ai toujours mon côté un peu sauvage. On en sourira. Soit, j'arrive, il est 17h, le vent se lève, il commence à pleuvoir et mes pieds sont en train de me lâcher. Je trouve un champ avec des haies. J'en peu plus. Ce sera bon pour cette fois ci. Il est tôt encore pour installer le campement, mais la pluie et le vent ont raison de ma raison. Je m'installe. Mon corps n'a qu'un envie s'horizontaliser. Je monte ma tente, je me glisse à l'intérieur, je n'ai presque plus de batterie. Je branche mon téléphone à ma batterie externe, ça ne fonctionne pas... Problème de connectique. Me voilà pour mon premier bivouac, seule, au milieu de nulle part, sans batterie, sous la pluie et le vent. Me vient à l'esprit, que même s'il y avait un problème, je n'aurais absolument pas la force de courir, je n'en peux plus. Faut dire que mes premiers jours sur le chemin, je ne faisais que marcher et être en position allongée. Je voyais les autres faire du tourisme après leurs étapes. J'étais simplement épuisée, mes jambes n'en pouvaient plus et mes pieds n'en parlons pas.

Je mets mes boules quies et je m'effondre. C'est l'avantage de la fatigue, j'étais tellement exténuée, que je pouvais dormir partout.

Autre avantage de la tente, je me réveille tôt et pas le confort propice au cocooning. L'envie de marcher devient la meilleure option. L'idéal pour se mettre en jambe, avant que n'arrive l'impulsion automatique d'avancer. Il paraît qu'à un moment cela vient tout seul, nous serions happés par le chemin, comme une drogue, nécessitant d'avancer. Je suis encore loin d'être à ce stade, mais viendra peut-être cette folie douce du plaisir de marcher.

Un matin, une voiture s'arrête à ma hauteur, un homme d'un âge certain me propose de me déposer un peu plus loin. Je me vois surprise de lui répondre : « Merci mais je marche ... pour marcher. »

Marcher pour marcher et non pas pour arriver ...
J'aime l'idée.

Le chemin de Compostelle, qui part du Puy en Velay, est particulièrement beau. Une nature verdoyante toute en rondeur alternant montées et descentes. Je traverse des paysages de toute beauté, sans compter la richesse de son patrimoine culturel. Le chemin est un délice à chaque instant. La France est belle et si riche de ses campagnes parfois

tellement oubliées. Découvrir son terroir autrement, tout en lenteur et authenticité.

J'avance toujours à mon rythme de tortue, les premières étapes sont vallonnées, tout en dénivelé. J'apprendrai son art : l'inertie en mouvement. L'art de la lenteur comme une dimension parallèle, une fréquence différente.

Je passe la chapelle de Marie-Madeleine à Monistrol-d'Allier. Je gravis la montée avec une aisance ... lente. De loin, je dois paraître monter au ralenti, lorsque subitement j'aperçois un ... trèfle à quatre feuilles. Mes yeux s'écarquissent à la même vitesse que mes pieds montent, ma bouche s'ouvre en grand. Tout mon corps est au ralenti, j'ai tout du paresseux (l'animal). Des touristes gravissent les marches derrière moi, je m'écarte alors. Dans leurs pas rapides, je me rends compte du privilège que j'ai. Ma lenteur me permet de savourer des choses que dans d'autres circonstances je n'aurais pas soupçonnées. Par chance ils ne l'ont pas piétiné, ce fut mon premier trèfle ...

Marie Madeleine allait me guider.





Des jours et des nuits si différents

Une de mes nuits les plus cauchemardesques restera Le Sauvage.

Une jolie journée dans la campagne française, je la débute au côté de Jean-Michel, on papote, il est gentil, la douceur d'un papa. Lui aussi découvre le bivouac et le talent va le prendre par surprise.

Il fait beau. Je fais des pauses improvisées le long du chemin. Je m'allonge quelques instants. Tout est prétexte à m'horizontaliser, la gravité en action, la terre m'appelle à elle, peu importe l'endroit. Pendant ce temps-là Jean-Michel fait la conversation aux pèlerins que l'on croise. Le monde est tout petit et quel passage sur ce chemin. On ne peut s'imaginer avant de s'y rendre. Pour vous faire une idée, cette année-là, entre 150 et 200 personnes partaient du Puy-en-Velay par jour. Ça en fait du monde à rencontrer. En général c'est pour les 100 ou 200 premiers kilomètres uniquement. Juste ce qu'il me fallut pour me mettre en jambe dans un semblant de sécurité et de familiarité, car finalement on n'est jamais seul sur ce début de chemin.

Nous reprenons la route, traversant de jolis villages. La ruralité française dans toute sa splendeur :

vaches et champs, calme et sérénité des paysages vallonnés à perte de vue. Au décours d'un de ces hameaux, je découvre un vieux four à pain de village, une grande pièce possédant un âtre. Bien souvent, ils ne sont plus en service, font juste office de patrimoine, de souvenir. Le temps commence à se couvrir, avec Jean-Michel, nous souhaiterions trouver un endroit à l'abri pour dormir ce soir, car selon les dernières informations de Radio Camino, nous apprenons que la pluie sera continue toute la nuit. Mais il est encore tôt, nous sommes en début d'après-midi. L'envie de marcher déjà présente. Je ne souhaite pas m'arrêter ici, Jean-Michel m'accompagne quelques kilomètres encore puis décide de faire demi-tour, n'ayant plus la force de poursuivre. Il préfère s'arrêter au village voisin.

Un de ces « au revoir » qui laisse dans l'air une pointe de nostalgie, ne sachant si nous nous reverrons. La légèreté du chemin.

Je décide de continuer.

Je traverse une sublime forêt. J'y découvre des endroits parfaits pour bivouaquer, mais je vise un refuge quelques kilomètres encore. Le temps tourne, et n'étant pas experte en bivouac, je préférerais me rapprocher de la civilisation pour la nuit. Alors j'avance comme je peux, mes pas sont encore bien lents. Mon sac si lourd. Je croise un

couple, une petite fille et leur chien. Ils portent leur vie sur leur dos. Littéralement. Le vent se lève, le ciel s'assombrit et le tonnerre gronde. Je décide de m'arrêter mettre mon pancho. J'aperçois une auberge au loin. Imaginez un plan large sur une vaste étendue en contre bas, avec une seule bâtisse sur des kilomètres à la ronde et aucun refuge pour m'abriter entre la forêt et ce lieu. Y arriverais-je avant la pluie? Ça c'est une autre histoire.

Soudainement une pèlerine, bien équipée et alerte, passe à côté de moi d'un pas rapide, Marie-Anne m'aide à rattacher mon pancho qui s'est dégrafé au premier coup de vent. Son allure me redonne un coup de peps, malgré la différence d'âge et son sac bien chargé. Je me redynamise et accélère la cadence. L'auberge se rapprochant pas à pas.

La force du groupe.

J'arrive face à cette grande bâtisse, un endroit probable pour m'abriter, même si je souhaitais ce soir-là aller au refuge de la chapelle Saint Roch... Poursuivre ou m'arrêter, j'hésite ... mais la pluie est imminente et la chapelle est à 4 km ... je décide de faire halte ici. Marie-Anne, elle, tourne à gauche... Quand soudain le ban de pluie lui tombe sur la tête.

Une nuit cauchemardesque s'annonçait. Tout est mouillé, le bivouac est plus sympathique par beau

temps. Patienter dans le froid sous la pluie n'est pas très agréable quand on ne peut poser la tente. Je me retrouve donc au Sauvage, cet unique lieu d'hébergement sur plusieurs kilomètres. Il est complet ce soir. Les propriétaires me montrent un abri à vélo où je pourrais passer la nuit, j'en suis ravie, je serai au moins abritée. N'en reste que l'endroit, l'orée du bois et le brouillard aidant, je n'en suis que partiellement satisfaite. Mais bon quand il faut y aller. Une pèlerine me propose de me faire monter en douce dans sa chambre partagée, l'accès au lit état limité pour raison sanitaire, il en reste de libres dans la sienne. Sachant que je n'aurais pas mis 40 euros pour une nuit, je décline l'invitation. Ne soyons pas plus royaliste que le roi, j'ai un accès sanitaire et une nuit au sec. Le reste fera partie de mes annales. Par chance, un couple de jeunes retraités arrive, trempé. On s'installe dans ce lieu... Ils sont rassurants, je ne suis pas seule, c'est déjà ça. Vivement demain.

Mes acolytes qui ont poursuivi leur chemin jusqu'à la chapelle Saint Roch, où se trouve le refuge, ont passé visiblement une nuit tout aussi similairement lugubre. Beaucoup de monde avait programmé de s'y arrêter. Le couple avec la petite fille ont même fini dans les toilettes sèches, la gardienne de la chapelle n'ayant pas accepté de la

laisser ouverte afin de s'y abriter. Je n'ai pas eu beaucoup de pluie le long du chemin. Mais quand elle était présente, mieux valait dormir au sec. Ce fut ma pire nuit, je peux le dire maintenant avec le recul. Le matin, quant à lui, fut digne d'un conte pour enfant, l'ambiance calfeutrée de la brume se levant doucement, le bruit des cloches de vaches au loin traversant la forêt, l'odeur de l'herbe mouillée ... la campagne française par temps de pluie.





L'arrivée à Conques

Conques est un joli village pittoresque, une étape majeure de la voie du Puy. En effet, beaucoup feront Le Puy-Conques ou Moissac, deux étapes traditionnelles et touristiques du chemin de Compostelle.

J'ai perdu de vue Jean-Michel depuis le four à pain, et Marie-Anne suite à une nuit de repos supplémentaire que je me suis accordée à Aumont-Aubrac pour soigner mes pieds. A peine arrivée, sur le parvis de l'abbatiale Sainte-Foy, subjuguée par sa beauté, je tombe face à elle. Madame avait tout d'une touriste. Petit sac à main, chapeau et tenue décontractée mais féminine, se baladant dans les rues, attendant l'heure du déjeuner pour se rendre au restaurant. A Conques depuis la veille, c'est son jour off aujourd'hui. Nous nous sommes prises dans les bras, comme de vieilles connaissances. Que c'est charmant ces familiarités. Etre pèlerin rapproche, c'est indéniable. Elle m'apprend que Jean-Michel est également ici. Ils se sont retrouvés dernièrement et sont arrivés ensemble. Ravie, je pourrai le saluer dans l'après-midi. Je descends au camping m'installer, on papotera plus tard. Quand je parle de descente, c'est au sens littéral, tout en pavés. Il est préférable de ne

pas rater une marche. Conques est tout en dénivelé, une fois descendu il est difficile de trouver la motivation de remonter au village.

Quelle surprise, Jean-Michel me rejoint dès qu'il apprend mon arrivée. Pas le temps de m'installer. On se pose et on se raconte. Il a les yeux qui brillent. C'est trop mignon. La magie du chemin ou autre chose ... seul lui peut le savoir, mais à Conques son cœur est en joie. Il me raconte ses bivouacs et sa maîtrise maintenant. Comme cette nuit dans un autre four à pain, où le voisin lui a apporté des bûches pour allumer un feu. Un goût de luxe et de magie. Rapidement se joignent à nous d'autres pèlerins : Didier mon Radio Camino, Nico que je ne connais pas encore, qui deviendra Nico des Volets Bleus, et Marie-Anne. Didier connaît tout le monde sur le chemin. Il est sportif et fait des allers-retours de pèlerin en pèlerin. Il est curieux, sociable et très dynamique. Pour le coup, il sait tout ce qui se passe sur le chemin.

Conques, ville incontournable de par son historique, j'y passerai la soirée avec Marie-Anne et Jean-Michel. Nous rencontrons Hana, qui ne dort pas loin de lui, dans le cimetière derrière la basilique. Oui, derrière la basilique, il y a le jardin qui accueille des tombes et des pèlerins. Les voisins se font calmes.

Jean-Michel est satisfait. Il pourra cocher « dormir

dans un cimetière » sur sa to-do-List. Ensuite nous croisons Marion qui sympathise rapidement avec Hana. Ce sera un vrai coup de cœur amical ces deux-là. L'histoire le dira. On assiste à un superbe concert d'Orgues et à l'illumination du Tympan. Les hommes d'église nous transmettent l'amour de leur Abbaye tout en humour et délicatesse.

J'avais prévu de faire une halte de 24 heures ici. Mais au réveil, j'entends Marie-Anne qui range ses affaires. J'ouvre ma tente, on papote. Je fais le tour du camping pour aller aux sanitaires, tout le monde replie ses affaires. Là ni une ni deux l'envie de rester s'envole, celle de marcher me gagne. Ça y est, j'ai chopée le virus. Il faut que j'y aille. Je n'ai aucune envie de rester. Je remballe à mon tour. Me voilà partie.

N'oublions pas qui dit descente, dit ... montée. Les premières étapes en sont une succession. Les villages sont dans les vallées et chaque matin nous devons remonter. Indéniablement c'est un échauffement efficace. Faisons confiance, Saint Jacques connaît le chemin. Il sait ce qu'il fait. Il sait pourquoi il nous fait passer par ces hauts et ses bas... humour de pèlerin. Mais là sur l'instant, je m'arrête net face à la fameuse montée à la sortie de Conques. Tout le monde en parle... Je reste là, coïte. J'essaie, mais je ne sais pas comment m'y prendre.

Pour rappel je n'ai pas toute ma souplesse avec mon sac, qui pèse au bas mot une tonne, si je m'accroupis, je n'arrive pas encore à me relever. Donc je suis là devant cet immense rocher... Je ne sais pas par où commencer. Quand Marie-Françoise me dépasse, 74 ans, plus petite que moi, sac plus gros qu'elle. Voilà qu'elle enjambe la roche comme une biquette des alpes.

Me vient alors : « Tais-toi et avance ».

Ah la force du groupe.

Marie-Françoise est un bout de femme incroyable. A Saint-Jean-Pied-de-Port, son finish pour l'année-là, soit environ 750km à pieds, elle me dira :

« Tout le monde me félicite, mais je ne comprends pas pourquoi. J'ai eu mal nulle part, c'était vraiment facile. »

Nos maux du corps représentent bien souvent nos maux du cœur, Marie-Françoise devait avoir bien travaillé sur elle ces dernières années. La rando, elle l'a débutée à 40 ans. D'ailleurs, elle rentrait d'un trek dans les Alpes, fin Août, quand je l'ai eue par message. Cette femme est un OVNI, toujours le sourire. A St Jean elle décida de faire l'étape de la traversée des Pyrénées pour arriver à Roncevaux puis de rentrer en navette. Beaucoup de pèlerins choisissent cette option, ils peuvent alors réaliser cette étape de 27 km avec un sac léger, le gros

restant à l'auberge. Je la rencontre le soir de sa traversée. Elle est juste incroyable. Elle s'est perdue dans la montagne, le balisage y étant moins visible. Effrayée, ne trouvant plus son chemin, à son arrivée à Roceveaux, il était bien trop tard pour sa navette. Essayant de trouver de l'aide à l'office du tourisme, ils ne lui conseillèrent que de passer la nuit ici. Elle décida alors de faire du stop. Et la voilà devant moi. Elle est épatante cette femme de 74 ans. Elle doit en avoir des choses à raconter.

Les Volets Bleus ou la magie en action

Sur le chemin on se croise, on se décroise et puis parfois la mayonnaise prend. Par simple hasard, un jour de juin, on se retrouve aux Volets Bleus, une auberge du chemin ... et là quelque chose se passe. Un groupe de personnes assis, une bande d'amis. Et pourtant ils viennent juste d'arriver, se sont croisés un peu plus tôt, et par simple hasard se retrouvent ici. Juste un hasard ...

Marion devait s'arrêter dans un village en amont. Ce qui lui faisait une courte étape y étant arrivée à 10 heures. J'étais à ses côtés à ce moment-là, n'étant pas restée à Conques, me voilà marchant avec elle. Elle qui est si ... et moi tellement pas, chacune devant s'inspirer de l'autre. Elle apprendre à être seule, moi m'ouvrir un peu plus. Je décide sur un coup de tête de réserver pour ce soir quand elle appelle son gîte. Je ne réserve pas d'habitude, j'avance et je m'arrête à l'envie. Mais je me surprends à lui dire :

« Prends pour moi aussi ».

José et Jérôme ont prévu une halte à l'entrée de Decazeville, mais José doit passer à la poste pour s'alléger un peu et par flemme de remonter le fort dénivelé pour le redescendre le lendemain, les voilà

tous les deux aux Volets bleus. Quand je laisse Marion ce midi, je croise Hana. Marchant, on papote et par hasard elle se rend aussi aux Volets bleus. Nico y est déjà... Ce soir l'alchimie prend... un apéro entre amis. Entre amis. Je suis accueillie ici et maintenant... Au réveil José m'offre un café, Jérôme une barre de céréale et je repars mais je ne serai plus jamais la même. La vie venait de m'offrir le plus beau des cadeaux. Une facette de moi venait d'émerger. Une facette gardée bien trop longtemps enfouie dans ma gorge. Ah tiens elle était coincée là visiblement. Je respire un peu mieux. Oui c'est possible Fanny. Oui tu ne rêves pas, non tu n'es pas utopique. C'est possible de vivre comme ça, ensemble. On prend soin les uns des autres. Je ne connais pas ces personnes, mais au milieu de nulle part, je me suis sentie chez moi avec de parfaits inconnus. Mon cœur est gros ce matin, mais de gratitude. Je touche du doigt un possible si doux, qu'il réveille mes origines.

Ici et maintenant, j'ai trouvé la beauté douce d'être dans sa simplicité authentique. On se reconnaît, on s'appelle, on se revoit pour un départ, puis on remet ça, car les au revoir sont trop difficiles, on se recroise un peu plus tard, on se voit là où on ne s'attendait pas. Et d'un coup mon cœur se remplit de considération. On peut m'aimer même dans ma

plus nue représentation, sans masque. On m'aime. Céline Anaya Gauthier, une pèlerine photographe auteure, croisée lors d'un diner dans une auberge me dit : « Le chemin de Compostelle t'apprends trois choses : que tu es aimé, et ce qu'est donner et recevoir. »

Voilà ce que je venais de télécharger en moi.

Etre aimée dans mon plus simple appareil. Depuis mon plus jeune âge, j'enfile un masque dès le réveil. Le syndrome de la gentille fille vous connaissez ? Toujours prête, apprêtée, jamais un faux pas, ne rien me reprocher ... sauf la froideur de ma carapace qui d'année en année se fait de plus en plus épaisse. Sur le chemin autant vous dire que mon apparence m'importe peu. Tout ce qui compte pour moi est de réussir à avancer. Mon sac se fait bien lourd, alors avancer est mon seul objectif. Je m'aperçois que peu importe les apparences, on m'aime, on s'aime comme si on se reconnaissait par fréquence et non pas par apparence physique. Homme, femme peu importait, nous étions juste des humains qui faisaient de leur mieux pour avancer. Authenticité prenait tout son sens.

Aux Volets bleus la magie du chemin venait de pénétrer mon cœur, de fendre ma carapace. Comme quand on desserre une cravate, mon cœur sort de ma poitrine, je m'ouvre aux autres, je m'ouvre à la

vie. La Fanny froide et distante se transforme au fil des kilomètres. Je reçois tellement de ce don naturel. Je n'attends rien et je reçois tout. Je n'ai plus rien à donner et d'un coup je me remplis.

En parallèle, j'ai de plus en plus de trèfles à 4 feuilles voire 5 et 6. Un beau soir de bivouac, je tombe sur une famille complète. Mon cœur s'illumine. Les trèfles m'accompagneront tout au long du chemin. Du premier que j'ai trouvé posé sur le goudron juste devant moi quelques jours avant mon départ, à un trèfle à trois feuilles rêvant sous un arbre. Mais ça je ne le sais pas encore. Mon sac s'en remplit, plus il se remplit, plus je m'ouvre, la coquille est fendillée, je peux mieux respirer. Oui c'est possible, ce partage, cette simplicité, cette fraternité. Et on s'aime. Je les aime comme ils sont, parce que je n'ai pas d'attente. Je sais que je ne vais pas les revoir, on profite de chaque instant simplement et surtout je ne m'arrête que sur leur meilleur. Ils m'offrent leur meilleur, ils ont fait des erreurs, ils s'en veulent, ils avancent comme ils peuvent. Je ne vois en eux que le meilleur, le reste ils le marchent. Je rencontre bien évidemment ces personnes en résonance avec mon histoire, je peux le voir, l'observer, l'accueillir, le guérir. Si je devais retenir une chose de ma vie d'adulte c'est l'humilité. Plus je vis, moins j'ai envie de juger. Je vois, je sens, je sais à quel point il est

difficile de changer, à quel point on peut être aveuglé, à quel point on peut être sourd, à quel point on peut se débattre pour ne pas être ce qu'on est. Il est si difficile de ressentir. Chacun fait de son mieux prend vraiment son sens. Personne ne peut faire mieux que ce qu'il fait, on est vraiment au maximum de ses capacités à cet instant précis. Et puis tout semble si éphémère en même temps, toutes ces histoires, tous ces parcours, je me fonds petit à petit dans l'expérience qu'est la vie. L'envie de déposer les armes du jugement. Alors apparaît la compassion et la compréhension qui me mèneront au pardon. Ah les Volets bleus resteront une étape majeure de mon chemin.

Merci à vous José, Marion, Nico, Jérôme, Hana et bien sûr Thierry qui m'a fait découvrir ce que c'est que d'être hôte sur le chemin de Compostelle. Ce prendre en soin et faire de chez soi un bienvenue chez vous pour une nuit.



La fée Laurence

Marie-Madeleine a fait son entrée dans ma vie depuis quelque temps maintenant, mais ça c'est une autre histoire, un autre chemin, voilà qu'elle s'apprête à me faire un autre cadeau ...

Je reprends le chemin au réveil des Volets Bleus, à l'aube comme souvent. Mais mes journées sont longues, ne l'oublions pas. Je suis toujours à un rythme Tortue. Cette journée est particulièrement chaude, je suis épuisée, tout est trop pour moi aujourd'hui malgré la beauté environnante. La chaleur est écrasante. En cette fin d'après-midi, je n'en peux plus, je m'arrête prendre une glace à un petit camion distributeurs de douceurs posé ici au milieu de nulle part... et me voilà dans la chapelle Sainte Madeleine juste à côté. Chapelle que je n'avais pas remarquée et que probablement j'aurais loupée, si je ne m'étais pas laissée tenter par une pause gourmande. Laurence m'y raconte son histoire, sa magie, chante en son cœur, on s'embrasse, on se comprend. Elle me propose de m'emmener à mon finish du jour. Ne me voyant pas accepter cela, elle me suggère alors de me soulager de mon sac et de le déposer au lieu de bivouac programmé. Je laisse toutes mes affaires à

une parfaite inconnue, qui les dépose à des personnes que je connais depuis peu. J'arrive attendue avec une bière fraîche, un paquet de mikado, le message de ma fée du jour « écoute ton cœur » et des amis. Ce soir, je passerai la nuit dans un village perdu de France avec mes amis d'un jour. Qu'il est bon de respirer cette douceur d'Etrêté.

Pour Jean-Michel ce fut une belle surprise l'arrivée de Laurence au village. Une fée, je vous dis. Il cherchait un pub avec Jérôme, qui venait de le rejoindre. Mais ce petit village ne possédait guère qu'une église et ce lieu totalement improbable pour bivouaquer avec douche et pièce à vivre mis à disposition des pèlerins. Quand soudain arrive une camionnette à fleurs pour lui déposer mon sac, ils y trouvèrent alors leur bonheur. La magie du chemin dit-on.



Sur le chemin une vraie famille

Je quitte tout le monde récemment rencontré, je marche à mon rythme, seule. Ça me fait du bien. Je suis en pleine campagne française, c'est vert, très vert. En fin de journée, je longe une route. Il fait chaud, c'est une journée ensoleillée. Et mon dieu étant sur le bord de la chaussée, croisant ces véhicules qui passent tout près de moi, fenêtres fermées, j'ai l'impression d'être visitée par des extra-terrestres, chacun dans son petit vaisseau. L'air est suffoquant à l'extérieur. Mais je vois ces petits véhicules à air conditionné qui avancent et je me rends compte de l'absurdité de couper tous ces arbres. Dès que je passe près d'un arbre ou un espace boisé je sens perceptiblement la différence de température. On perd facilement quelques degrés. Je prends conscience de l'absurdité de nos comportements. Pourquoi ces décisions si immature, qui ne répondent qu'à une demande primaire d'un instant t, sans mesurer la suite et ses conséquences. Inconscient du nombre d'années qu'il faut pour qu'un arbre soit suffisamment grand et solide pour nous apporter la fraîcheur nécessaire. Beaucoup de ces questions écologiques se présentent en marchant, notamment

lorsque nous traversons ces champs de monocultures sans haies, sans arbres, bourrés de pesticides. Ces eaux ravinées et polluées lors de la moindre pluie. J'avance avec cette idée présente, c'est donc cela que nous voulons vivre, comme dans l'espace. Sortir en tenue adaptée car l'atmosphère terrestre sera devenue irrespirable et invivable pour nos corps qui y étaient pourtant adaptés. Quelques pensées qui me trottent, ce jour-là, lorsque mes pas se font plus lourds sous cette chaleur écrasante. Voilà qu'au milieu de cette campagne verdoyante, une véritable mer verte s'offre à mes yeux - une vue de grande beauté - une somptueuse auberge se présente. Je comptais bivouaquer, cela faisait plusieurs soirs que je dormais en gîte et un espace prévu à cet effet était annoncé dans le guide. Mais la beauté de ce lieu m'appelle. Une vieille bâtisse rénovée avec goût, un charme anglais, pour des hôtes néerlandais me semble-t-il. Je me laisse convaincre, pensant que ne connaissant personne, je pourrais profiter du confort cocooning tranquillement. Une bonne douche et farniente le reste de l'après-midi. Voilà ce que je prévoyais. A peine le temps de cette douche et de laver mon linge, qu'arrive Claudine et Marc, que je ne connais pas, pourtant j'ai subitement l'impression d'être chez tonton et tata. Ils me parlent de Marion et Hana qui ont déposé Nico au bus ... A quel point les au revoir furent difficiles. A cet

instant Je me demande ce qu'il se passe. Ils m'en parlent comme si on se connaissait, comme s'ils savaient pour ces derniers jours passés à leurs côtés. Ils m'annoncent d'ailleurs que les filles nous rejoignent en fin d'après-midi.

Puis arrive Martin un pasteur allemand qui en était déjà à 1400 km, venant de Munich. Il passait juste pour se désaltérer, mais une chose en entraînant une autre, nous voilà attablés en famille à partager un repas. Le lieu est sublime. Un jardin en pleine nature. Une chambre cosy. Je me sens bien ici.

Chaque jour m'émerveille. C'est simple. J'avance, je me dépasse, j'ose, j'apprivoise la vie et ces autres que les journaux ne cessent de présenter comme des fous furieux. Je découvre l'humanité simple d'être. Pas plus fou, pas moins. On met juste une grosse loupe sur les défauts, qu'on en oublie la beauté. Saint Jacques est bien décidé à m'enlever ces lunettes déformantes et me présenter la vie. Gratitude infinie de ce cadeau qui changera ma vie j'en suis sûr. Plus rien ne pourra être pareil. J'ai goûté à la magie... la magie du chemin. Les téléchargements se poursuivent et les prises de conscience. Je ne marche pas seule malgré les apparences, et oui je suis là pour passer du temps avec moi-même. Je prends un plaisir savoureux à

croiser des têtes connues aux pauses ou le soir, mais le reste m'appartient. Je ne suis pas religieuse, je suis plutôt allergique à tout dogme et tout autre institution, qui pour moi ont détourné un message d'amour en pouvoir de domination. Donc bien loin de tout dogme religieux, les messages se font chair dans mon corps. Je comprends non pas avec ma tête mais avec mon cœur. Notamment cette fameuse phrase « Que vous soyez deux ou trois rassemblés en mon nom, Je serai parmi vous ». Voilà ce que je vis sur le chemin. Si le nom de Jésus vous fait peur, appelez le Amour. C'est donc ce que je vis ici, quand nous sommes présent dans notre pureté la plus simple, notre nature véritable, juste dans un but de partager, alors la magie se produit et quelle magie ! Dieu est dans la relation.

Mon cœur s'éveille et s'émerveille. Mes yeux s'illuminent de cette simplicité d'être, de cette simplicité d'aimer. Bien loin d'un sentiment affectueux, c'est un état d'être, un courant qui te traverse. Aimer au quotidien, que chacune de mes pensées soit une pensée d'amour, que chacun de mes gestes soit un geste d'amour, que chacun de mes regards soit un regard d'amour. Aimer et Etre deviennent alors synonymes... Je respire ...

Des lieux de liens

Un peu partout sur le chemin se trouvent, au milieu de nulle part, des lieux qui réunissent. J'ai eu un vrai coup de cœur pour ces endroits. Ces lieux qui unissent, qui tissent, qui guérissent. Je me souviens notamment d'un de ces endroits perdus dans la campagne française où n'existe qu'un seul commerce qui fait office de superette, poste, café, restaurant. La vie passe et repasse par ici, les sourires naissent, l'échange se produit. La magie naît. J'ai aimé ces lieux de connexion, je les vois comme des synapses qui s'illuminent et rayonnent dans toutes les directions. Ces endroits de magie où la mayonnaise prend.

José a l'art du lien. Un matin de marche, nous nous arrêtons dans un de ces endroits. Si tu veux un café, à manger ou autre, c'est ici ou jamais. On s'arrête, on tombe sur Didier, puis entre une pèlerine, qu'on a dépassé un peu plus tôt. On s'installe tous, plus ou moins à des tables différentes et José offre une tournée générale. On ne se connaît pas, il se tourne vers cette nouvelle arrivante, lui demande son prénom et hop un café pour Josiane s'il vous plait. Il en aura payé des cafés. Ces lieux de liens, où l'autre n'est plus anonyme.

Voilà que me revient le souvenir D'Ida. Ce qui est cocasse, c'est que sur le chemin tout se sait avec Radio Camino. C'est incroyable car il y a des départs tous les jours et tous les jours, c'est une autre histoire qui se joue avec d'autres acteurs, d'autres scenarii, mais toujours les mêmes ingrédients. Saint Jacques en réalisateur pour notre plus grand plaisir.

Voici Ida, une pèlerine connue de tous, via Radio Camino... Une pèlerine qui porte tout le poids du monde sur ses épaules au sens figurée, elle semble tellement épuisée par la vie. Un soir à Labascane, je m'apprête à bivouaquer au milieu du village. La gérante d'un petit troqué me laisse l'accès à ses toilettes, des tables pour diner et passer la nuit sur la terrasse. Des pèlerins m'accompagnent en ce début de soirée pour partager un moment, nous mangeons ensemble bien qu'ils soient au gîte un peu plus haut. Quand soudain arrive Ida à bout de force. On lui offre une chaise, on l'installe, on partage notre table.

José lui donne naturellement 20 euros pour passer la nuit au gîte. Ce village ne possède pas de distributeur et Ida n'a plus de monnaie sur elle.

Voilà ! Voilà ! Je le savais, ce monde existe !

Elle nous explique d'ailleurs que son bâton et ses chaussures lui ont été données sur le chemin.

Mais oui mon cœur fleurit ce soir. S'aimer, c'est vivre ensemble. Avancer en sachant que si on tombe, ce sera sur un champ de roses. Que même si on mange la poussière, en relevant la tête on trouvera un sourire, une main tendue.

Merci, oui ... je le savais, je le sentais, ça existe juste là. Je ne suis pas à l'autre bout du monde, je suis dans le même pays. Mais dans une dimension parallèle, celle où les kilomètres se comptent en nombre de jour de marche. Parfois je croise cette autre ligne de temps, ce monde fou qui court, lorsqu'un chemin est traversé par une route...

En parlant de route ... je me suis sentie bénie sur ce chemin.

Grosse pluie, sentier inondé après une nuit d'averses continues. C'était un soir de bivouac dans une chapelle. Merci José de m'avoir accompagnée, parce que toute seule, je ne suis pas sûr que j'aurais apprécié l'expérience, entre la pluie, le brouillard, le vieux cimetière délabré. Ça avait tout d'un décor de film. Moi qui était sur ce chemin pour dépasser mes limites, vivre des expériences humaines, une de plus ce soir-là.

On se réveille sous un crachin soit, mais surtout le chemin est imbibé. On décide alors de suivre la départementale, qui faut le dire, est particulièrement empruntée. Et bien devinez quoi : ce jour-là, je suis accompagnée donc de José, agent à la DDE, je me sentais comme un convoi exceptionnel, j'étais protégée, je ne pouvais attendre mieux, il faisait la circulation, j'avais juste à avancer, vite certes. C'est d'ailleurs de ces jours-ci, que j'ai réussi à augmenter la cadence de mes journées de marche.

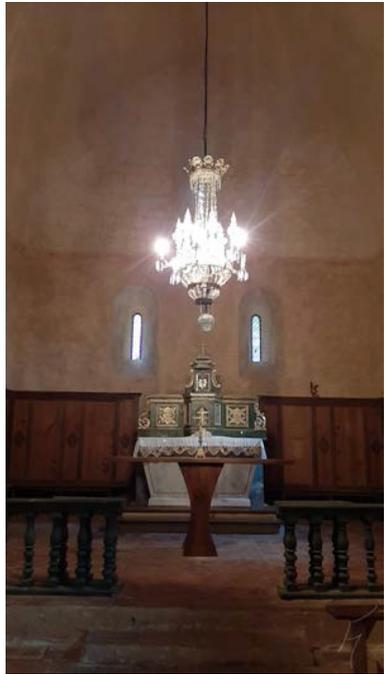
La force du groupe.

A 11h, José était épuisé de tant de vigilance, j'étais juste bien – sourire du cœur.

Bénie je vous disais, en voilà un autre téléchargement. Ces mots qui n'étaient que des mots prenaient leur sens. Merci la vie, gratitude

infinie. Oui parce qu'il y a un effet secondaire à tout ça. Quand on se sent aimé, on aime. Ah tient un scoop Messieurs Dames. L'amour serait la clé, tiens donc ! Quand on s'aime soi-même, c'est un cercle vertueux, l'altruisme en découle. Quand on découvre que nous sommes un cadeau, par la même occasion on se rend compte que l'autre est un cadeau.

Alléluia Youhou Merci Saint Jacques.



Une autre expérience qui mouille. J'en souris et suis ravie de l'avoir vécue, mais, je ne fanfaronnais pas. Vous avez dit humilité?

Les orages ! C'est un risque quand on part en été. Etre prudent, c'est important, mais en même temps, on ne peut pas s'arrêter de marcher pour un risque, alors qu'on ne sait, ni à quelle heure, ni où ça peut tomber.

Me voilà cheminant seule. José est à une journée de marche devant moi, il me laisse des petits mots sur le chemin. Je ne les trouve pas à tous les coups, mais quel plaisir ce fut la première fois où j'en ai vu un.

C'était pour moi !

J'étais seule au milieu de nulle part, parce qu'effectivement on ne sait pas forcément où on est, mais on n'est pas perdu. Mais revenons à cette joie. Je lève les yeux et je vois un petit mot sur un arbre. J'aime ces personnes qui laissent de la magie derrière elles. Je m'approche et là c'est pour moi. Vous vous rendez compte, c'est pour moi Fanny, c'est incroyable. Il était délicatement planté par un petit bout de bois taillé, dans une pochette imperméable. Mon cœur se remplit un peu plus.

Donc ce jour-là, je marche seule. La lumière au dehors décline tout doucement, pourtant il n'est que 10h du matin, mais je sens bien que quelqu'un tente de l'éteindre. J'avance, tout se fait assez lentement,

s'allongeant sur plusieurs heures. Je guète régulièrement si un lieu éventuel pourrait m'accueillir. Je suis sur un chemin étroit, entourée de champs plus ou moins grillagés. J'avance, je prie un peu. Je sais que le chemin nous apporte toujours ce dont on a besoin. Alors je demande ...

Eh bien voilà que ça tombe, c'est aussi violent, qu'il fait noir. Je me cache sous mon poncho, je me plante contre les haies. Je suis en sandales chaussettes.

Pas de jugement ! Moi non plus, je n'aurais jamais pensé un jour avoir ce look allemand, ni même ces sandales. Mais mes pieds ont mal, ils ont des plaies et le poids du sac est encore bien lourd pour mes petites chevilles. Je fais mon maximum et quand je vous dis que mon apparence est le cadet de mes soucis, je ne suis vraiment pas là pour une quelconque conquête amoureuse. On reprend, je suis donc en jupe short, sandales chaussettes, ajoutez le poncho à cela, vous l'avez là ? Plantée dans une haie. Le vent fait danser les arbres en face de moi et j'entends le tonnerre qui résonne non loin de là. Mais attendez ... mon chemin se transforme rapidement en ruisseau, oui, oui, oui. Je me souviens alors des risques sous l'orage: arbres, vent, eau, éclair. Je ne respire pas très bien sur l'instant. Je décide de bouger. J'avance les pieds dans la boue malgré mes plaies. J'ai le coup

d'adrénaline. Je suis effrayée, mais je n'ai pas grand choix à vrai dire, je n'ai pas d'autre direction à prendre. Enfin arrive une route et la pluie cesse. Je suis là, je ne sais pas quoi faire, continuer tout droit par le chemin, suivre la route, faire du stop. Est-ce que ça va recommencer? Je vois le panneau d'un gîte, je décide de m'y rendre. Je suis épuisée, les larmes de décharge arrivent. J'en peu plus. Putain j'ai eu peur !

Il ne fallait pas que je m'attende à une ola à l'arrivée, un regard froid. Vous êtes là pourquoi ?

(Je suis terrorisée) Je viens de me prendre un orage. (J'ai les pieds déguelasses) Puis je utiliser votre eau et vos toilettes. Bon j'aurais aimé un café, mais c'était trop visiblement. Voilà c'est fait !

José n'était pas très loin, lui aussi sous l'orage, il s'inquiétait pour moi. Ce jour, je n'ai pas vu son message, plus tard, d'autres pèlerins me le montrèrent en photo.

« Toutes les tempêtes ne viennent pas gâcher votre vie, certaines viennent nettoyer votre chemin. »
Coïncidence ou pas. Bien vu José !

Ces mots que José me laisse vont trouver d'autres cœurs....

J'ai eu l'occasion de vivre un profond moment de partage avec Claudine, la tata du chemin, lors d'une nuit dans un gîte commun.

Par une longue journée chaude, ayant les pieds encore bien abimés, l'endroit où je suis propose des bains de pieds aux huiles essentielles, je me laisse tenter, me retrouvant ainsi aux cotés de Claudine sur la terrasse. Une phrase, un mot, et voilà Saint Jacques en action. Bien souvent, tu ne t'en rends pas compte, mais ce que tu es compte justement. Un mot anodin, une banale discussion et ce sont des mots guérisseurs qui se posent comme des baumes sur nos cœurs, les amenant à s'ouvrir, propice alors aux confidences. Nous nous retrouvons en intimité pour pouvoir poser ces mots qui ouvrent des portes enfouies depuis bien longtemps dans les abysses de nos mémoires. Quand l'anodin devient le miel de la vie.

Le temps passe, nous nous envoyons quelques petits messages de temps à autre.

Un jour, j'ouvre ma messagerie et tombe sur cette délicatesse ...

"Coucou Fanny, ton petit ange a frappé. Hier nous avons rencontré une dame qui portait la tristesse, nous nous sommes retrouvés dans le même gîte. Au

départ l'échange ne fut pas facile. Nous passons à table et là qui arrive? Martin (le pasteur allemand, qui les suit depuis un petit moment, partout où est Claudine, il arrive). L'ambiance se détend et de fil en aiguille nous venons à discuter des jeunes que l'on a rencontrés sur le chemin et quand j'ai prononcé ton prénom son visage s'est illuminé. Elle me demande si c'est toi qui laisse des poèmes sur le chemin. Je lui dis que oui. Cette femme a perdu son enfant à la naissance, ce qui a déstabilisé toute sa vie et celle de ses deux filles. Tout au long du chemin, elle prononce le poème que tu as écrit, la photo de sa fille est dans un cadre avec ce texte. Dans un autre gîte, elle s'est retrouvée avec cinq femmes qui avaient perdu leur enfant ou mari. Un groupe de parole s'est alors spontanément ouvert. Elles ont parlé des heures durant. Le lendemain elle se sentait plus légère, et quand elle est tombée sur ton poème, elle s'est sentie en communion avec sa fille, d'autant plus qu'elle s'appelait Fanny. Nous avons continué à discuter quand elle me demanda mon prénom: Claudine, le nom de sa meilleure amie décédée il y a trois ans... »

Je n'ai pas écrit de poèmes sur le chemin. Quelque chose me dit que les mots de José n'étaient pas que pour moi. Et sa manière de les

terminer en écrivant mon prénom pouvait laisser sous-entendre que je les avais écrits. La magie agissant. Ces messages que je n'ai pas trouvés, ni même vus et qu'ainsi j'ai laissés... étaient simplement pour d'autres. Dieu sait toujours par quel chemin passer pour ouvrir et apaiser les cœurs. Ne jamais douter d'une petite goutte d'eau d'amour que nous laissons sur nos pas. Le pouvoir de la rencontre authentique n'a pas de prix. Ce partage, cette guérison. Ce chemin guérit littéralement. J'allais dire faut pas s'attendre à des miracles, bien que si. Le retour n'est pas magique et tous les problèmes n'ont pas disparu, ils sont juste plus légers à regarder en face. Voilà ce qu'on peut rencontrer sur ce chemin. L'âme agit à travers toi, à travers moi. Le plus beau que nous puissions faire, c'est de laisser couler la vie en nous. Nous luttons à chaque instant mais si la vie était, elle-même, le médicament, si c'était elle qui nous guérissait. Tout ce qu'on rejette, refoule, toutes nos luttes et si c'était exactement par-là qu'il fallait passer, parce que la Vie sait ce que nous essayons de résoudre, guérir, sauver. Il n'y a peut-être rien à sauver, juste à vivre. Du plus beau au plus douloureux, la vie sait le chemin. Arrêtons de croire que nous en sommes maître. Laissons la faire, abandonnons nous aux flux de la vie. Celle qui vous

a fait naître, celle qui vous fait respirer chaque jour. Pensez-vous vraiment que tout cela soit un pur hasard, votre histoire, votre chemin... et si tout ça était bien plus que cela. Cesser de penser, pour s'ouvrir à plus grand. Je compare souvent l'espèce humaine à des fourmis. Regardons de plus près. Une fourmilière dans un jardin, chaque fourmi œuvre de tout son être, elles ont leur occupation. Admettons que soudain, je déracine la plante à côté de leur fourmilière, toute leur habitation est détruite. C'est alors que les scientifiques s'élèveront annonçant que cela est dû au cholestérol, les politiques aux indigents, chacun regardant son voisin lui jetant la pierre, d'autres essayant de comprendre pour que cela ne se reproduise plus. Et malheureusement elles n'ont aucun pouvoir d'action sur la main de l'homme qui a déraciné cette plante. Vous voyez ce que je veux dire, nous sommes là en train d'interpréter et de vouloir codifier quelque chose qui est bien plus grand que nous. L'harmonie et l'osmose, le seul chemin que l'Homme moderne n'a pas encore choisi, mène à cela. Comprendre que nous sommes dans un environnement bien plus vaste que nous ne pourrons jamais penser, car l'humain n'est probablement pas apte à comprendre cela. Il peut juste vivre en harmonie avec ce qui est,

suivre l'inspir et l'expir de la Vie, qui se vit elle-même.

Voilà à quoi cela me mène, des messages d'amour qui m'ouvrent à tellement plus grand que nous et Dieu merci.

La vie n'est pas contre nous, elle ne nous veut pas de mal. Nous sommes la Vie.





Les « au revoir » du chemin

Je suis la fille qui reste, j'accueille donc les départs successifs. La métaphore de la vie et du train, sur le chemin on la sent particulièrement. On prend notre rythme. On s'habitue les uns les autres et en même temps c'est tellement unique ce qu'on vit, que ces personnes comptent. Elles feront parties de notre histoire, certaines seront gravées dans le sable, d'autres dans la roche.

Départ de Nico, puis Marion et Hana. Cela fait trois fois que je dis au revoir à Marion et Hana. Il est difficile de quitter le chemin. Je ne sais pas ce que ça fait de le quitter avant l'arrivée, j'ai le bonheur que mon premier départ soit le même que mon arrivée. Mais du coup leur cœur est lourd. Et puis sur le camino, on ne vit pas la même réalité. Ici il n'y a pas de distanciation sociale, de masques, on ne se connaît pas une seconde avant, on est ami la seconde d'après. Alors la froideur de la gare est souvent un choc pour les gens qui en laissent d'autres sur le chemin. Nos cœurs y restent bien plus longtemps que nos pieds d'ailleurs. Voilà que José et mon Radio Camino légendaire me quittent également. José m'accompagnera jusqu'au bout par le cœur et ses messages. Son soutien inébranlable. Une présence si rassurante. Il me laisse

un merveilleux cadeau ... le soutien bien sûr, mais une jolie boîte à musique qui ne me quittera pas.

Voilà qu'une autre histoire allait pouvoir débiter, mais il fallait que je tourne cette page. Je n'aime pas les au revoir, j'ai jamais aimé ça. J'ai le cœur lourd ce jour, la tête ailleurs. Soudain un endroit attire ma curiosité. Un café proposé, un fauteuil, il est treize heures, je ne repartirai pas. Il y a des oasis sur le chemin, des lieux qui font du bien, et cette table, une majestueuse table en bois qui donne lieu à de beaux cercles de paroles, mais pas ce soir, c'est la soirée de repos des hôtes. Elle m'accueille, sans mot, mais tout y est dit. Pas besoin de plus, il y a des lieux comme celui-ci qui guérissent et son nouveau gardien lui va comme un gant. J'y rencontre l'hospitalier Florent, il me raconte comment il en a pris plein le cœur en marchant lui aussi. Que j'aime cette expression, je la ferai mienne. J'en ai pris plein le cœur.

Oui c'est ça, sur le chemin français, « J'en prends plein le cœur ». Il y a tant de bienveillance, de personnes attentionnées. Le pèlerin est accueilli, guidé, conseillé, consolé. Je repars le lendemain revigorée, légère. Un nouveau voyage commençait. Une nouvelle Fanny était née, je parle alors à tout le monde d'une simplicité familiale. Le tutoiement est

une habitude que j'ai ramenée dans ma vie. J'aime qu'on se tutoie, je te sens alors plus proche de moi. Je distribue des sourires, des câlins. Si un jour je ne vois pas de pèlerins, ils me manquent. Nous avons un contact si différent. On se reconnaît. Il m'est arrivé de prendre un groupe de randonneurs pour des pèlerins. Ils ont rapidement rectifié mon erreur apparente en me précisant qu'ils n'en étaient pas.

Je tombe lentement amoureuse du pèlerin. Je l'aime le pèlerin. Il a cette humanité qui déborde au coin des yeux. Cette simplicité. Il en a déjà pelé des couches, on ne peut alors qu'être plus proche l'un de l'autre. Oui c'est peut être ça, on est plus près de nos cœurs. On ne peut que se reconnaître, se partager. Je l'aime le pèlerin.

En parlant de pèlerin. Le premier jour en arrivant à l'accueil Saint François, la veille de mon départ. Remplissant un formulaire à la question : randonneur ou pèlerin, je ne sus quoi répondre. Je suis restée perplexe.

J'ai coché pèlerin.

Mais ça non plus on ne le décide pas, c'est lui qui te choisit et rapidement, je me suis sentie pèlerine. Entendez-le avec l'accent du sud.

Je suis une pèlerine et si fière de l'être. Encore une fois loin de tout aspect religieux.

Ici et maintenant, on me montre bien que ce n'est pas moi qui décide. Ça aussi c'est une autre leçon de Compostelle. D'ailleurs quand on me demandait si je comptais aller au bout, je répondais toujours avec une certaine réserve: « Si le chemin veut de moi ». J'ai vu tellement de personnes partir avant. « Si le chemin le veut. »

Un jour, en arrivant dans un village, je fais un détour pour découvrir une petite aire de repos pour pèlerins mise à disposition par un paysan du coin. On discute, je lui demande si je peux bivouaquer sur ses terres. Il me signale qu'il aimerait bien mais qu'un gîte plus loin guète les tentes éventuelles. Ah les dures lois du marché n'épargnent pas le chemin. J'en ferai abstraction ici, faire grandir mon cœur est bien la seule chose qui m'intéresse, abandonnant jugement et autre catégorisation. Mais il me demande justement si je compte aller à Compostelle. Je lui fais part de mes craintes et doutes sur mes capacités. Il doit bien me rester 1300 km encore. Il me répond: si tu es là tu iras au bout. Certaines phrases restent, on se les répète les jours plus gris... Ravie de pouvoir confirmer son hypothèse.

Ah ces aires de repos pour pèlerins, quelle joie de les découvrir. Certains prennent un tel plaisir à

partager un petit bout de bonheur, comme Jean-Claude qui a semé de la magie partout sur son petit bout de terre si gentiment mis à notre disposition avec café et sanitaires, juste pour le plaisir de partager. Ces lieux de liens. On y découvre de véritables petits trésors, certains décorés avec soin, c'est beau, c'est simple et ça égaie le chemin. Ça contribue aux petites étoiles dans les yeux.

Faire équipe, ensemble, le chemin est tellement plus joli. Je l'aime le pèlerin.

D'ailleurs ça se voit immédiatement si l'hôte est pèlerin. Il a cette couleur au fond du cœur. Une transparence je dirais, une étincelle bien spécifique, parce que pèlerin un jour, pèlerin toujours bien sûr. Sourire du cœur.



Leçon d'humilité et de respect

J'ai mal aux pieds, j'ai allégé mon sac, je ne pourrais guère faire mieux.

Le strict nécessaire, quand on le porte sur dos, on en goûte les saveurs et la profondeur. Je m'explique. Les premiers choix ont lieu chez soi, quand on prépare son sac. On fait déjà un tri de notre essentiel. Par exemple, on prend une liseuse, un lecteur MP3... on se moque un peu des chasseurs de grammes, qui vont jusqu'à couper leur brosse à dent. Puis vient les premiers kilomètres, on en enlève encore, toujours pas la liseuse, mais la gourde iso thermique par exemple, la parka, des connectiques trop longs ... Puis vient le choix entre l'essentiel et l'essentiel. Il est bien beau de faire des choix dans du superflu qu'on a fait essentiel, mais c'est dans ces moments que l'on s'aperçoit que cela reste du non essentiel.

La question de l'essentiel se pose quand tu fais le choix entre ton matelas et ta popote. Là on touche du doigt quelque chose. Ce quelque chose peut mener jusqu'à l'expérience profonde de partir nus et culottés (clin d'œil à Nans et Mouts réalisateurs de cette émission) et s'apercevoir que l'essentiel n'est absolument pas dans l'avoir et rien de ce que tu possèdes n'est vraiment essentiel au final. Mais

que tout est dans l'être et que l'unique essentiel c'est toi et bien plus c'est à dire la magie de la relation. Mais je n'en suis pas encore là. Faut dire qu'au fil des années, j'en enlève des couches. Ces couches si protectrices qui me rendaient totalement hermétique à l'autre finalement. Je pense qu'on se rend compte du pouvoir de recevoir et sa magie quand on en a vraiment besoin. Et non pas comme Philippe, un pèlerin qui part en famille chaque année, me le fit remarquer, en vivant une expérience périodique où à la moindre difficulté on sort sa carte de crédit. La vie me déshabille tout doucement pour que je puisse m'apercevoir de la beauté de la relation, de la beauté de l'autre, de la beauté de l'humanité. Cette première partie du voyage m'aura réconciliée avec l'humanité.

J'ai choisi le matelas, tant pis pour mon café chaud au réveil.

Revenons à mes pieds qui prennent cher, surtout mes chevilles. Je décide de m'arrêter dans une boutique spécialisée à Condom. Un sublime cadeau de respect. Dans ce type de magasins, c'est plus un refuge de pèlerins, qu'un vrai magasin. L'occasion d'un chouette partage avec un autre pèlerin qui en a sous le sabot. On papote chemin, et notamment cette notion du recevoir, bien différente

de la celle de prendre. Mais j'y reviendrai plus tard. Je lui parle de mes problèmes de pieds et là moment de magie. Cet homme agenouillé devant moi, prend ma chaussure pleine de boue. Je viens de traverser la terre des Causses, une terre amoureuse, comme ils disent là-bas, tant elle colle aux pieds. Je me sens gênée qu'il la prenne de la sorte et que je le salisse. Je me sens telle cendrillon. Je m'excuse. Il lève les yeux, nos regards se croisent. Il me dit « la boue du chemin est la bienvenue ici ». Mon cœur est touché. Ce moment gravé. Une telle révérence. Le mot respect incarné. Téléchargement activé.

Donner et recevoir. Un jour je me rendrai compte que ce sont deux mots pour un sens identique, mais j'ai encore un peu de chemin à faire. Et tellement de mal à recevoir. Recevoir est un art. S'autoriser à recevoir déjà, ne pas avoir peur des conséquences du don. Un don est gratuit, s'il y a même et surtout insidieuse d'un retour, c'est un prêt. Et puis toute la méfiance face au don gratuit justement. Tellement de méfiance face à l'humain. M'autoriser à recevoir, je le marcherai.

Face à recevoir, se trouve prendre. Une énergie bien différente sous des apparences qui peuvent

paraître similaires, surtout à l'heure de la mode de la loi de l'attraction et l'abondance et tout le tin touin qui l'accompagne. Beaucoup ont tendance à prendre et sur le chemin cela aussi se voit. Dans ce prendre il y a un déséquilibre.

Donner et recevoir est une parfaite harmonie, personne ne se sent déshabillé ni par Paul ni par Jacques (ah tiens). Au contraire tout le monde y est enrichi. Mais cette expérience ne passe pas par des mots. Elle se vit, c'est seulement là que tu t'aperçois qu'en donnant tu t'enrichis. Mais encore une fois ça ne peut se comprendre qu'en le vivant. Et recevoir ainsi fait partie de ce cadeau. S'autoriser à recevoir, c'est accepter une relation équitable et harmonieuse. Il n'y a pas de don sans réception et vice versa. Donner c'est recevoir. Recevoir c'est donner. Ok je vous ai perdu à cet endroit, c'est ça. Parfois je m'emballe, c'est tellement exaltant, que je m'en oublie. Mais je vais le laisser là peut être que ça germera.

La Foi

C'est perdue dans le désert qu'apparaît la main tendue. La naissance de la foi. Voilà à quoi me fait penser ma nuit passée dans une cazelle. Je vous raconte.

Je marche seule ce jour-là. Il fait chaud, je traverse un village, j'y cherche de quoi m'installer pour la nuit, mais rien ne semble trop à propos. Quand on bivouaque, il est nécessaire de penser en amont à une chose : l'eau. Et comme on la porte sur soi autant vous dire que j'aime bien avoir un point d'eau à proximité. Je demande à la commerçante, si elle connaît un endroit propice pour passer la nuit. Elle me fait comprendre assez clairement de ne pas m'installer au village, car ils ont conçu un espace dédié, des cazelles, à quelques kilomètres de là. Je ne suis pas particulièrement rassurée de dormir trop éloignée de la civilisation. Alors la vie m'apporte ma dose de réconfort, je croise une jeune maman avec son fils, la discussion s'engage. Elle me rassure spontanément, me partageant ses nuits à la belle étoile et me précisant l'absence de danger des environs. Mon cœur est revigoré, me reste quand même les derniers kilomètres à faire, qui comme on le sait sont toujours si longs et difficiles, qui plus est, je viens de m'ajouter 1,5 kg d'eau. Une glace au

chocolat aidant, je repars. J'arrive au spot annoncé. C'est magnifique incontestablement. Je n'ai jamais trouvé le menhir environnant, mais aucun courage de le chercher. Personne à perte de vue, au milieu de nulle part, deux cazelles pour une expérience à la belle étoile. La belle étoile ne sera pas pour ce soir. Environ 30 minutes après mon arrivée, une tempête s'approche. Je me sens seule subitement.

Ça c'est fait. Je m'introduis dans l'abri en pierre, le vent et la pluie s'y engouffrent. Je regarde mon téléphone pour évaluer mon niveau de danger. Vigilance orange fort vent. Ok jusque 1h du matin. Bon ... Voilà ...je suis là.

Quand soudain j'entends un bruit d'engin. Je sors de mon terrier. Un tracteur. Je fais des signes au monsieur qui s'arrête et on discute - oui oui sous la pluie et le vent. J'aime bien prendre la température avec les locaux, ils connaissent leur région. Il me rassure, me précisant que ça ne devrait pas être plus qu'un gros coup de vent. Je lui demande grossièrement où se trouve sa ferme si j'ai un souci dans la nuit. Il me répond « S'il y a un problème c'est moi qui viendrais te chercher ». Gratitude.

Je respire. Je monte ma tente dans la cazelle pour me couper du vent. Je me sens bénie et protégée.

Souvent après mes grands moments de désarroi, je reçois de merveilleuses bénédictions. Le chemin, m'aura nourri de la confiance. Dieu sait que j'ai pleuré sur ce chemin, je ne vous le cache pas. Je ne suis pas là pour le tourisme, je suis là pour marcher et chaque kilomètre que je fais lime un peu plus, chaque jour, ma carapace. Comme vous pouvez l'imaginer ce n'est pas tous les jours facile. Mais derrière chaque difficulté j'y ai trouvé un cadeau. Je me suis vraiment sentie protégée sur ce chemin. Se rendre compte qu'on ne marche pas en terrain hostile et qu'autour de nous il y a des humains dont leur première intention n'est pas de vous nuire, bien au contraire. Je me surprends depuis quelques années déjà à désarmer les gens avec un sourire. Beaucoup de personnes se sont construites des tours d'ivoire protectrices comme si l'autre à tout moment allait les agresser. Les gens autour de moi mettent un certain temps à s'habituer à ma franchise. Une franchise saine. Certains sous prétexte de franchise se permettent de l'utiliser comme une arme de destruction massive. Pour info si ta franchise n'a pour but que de blesser alors elle n'est pas utile. L'autre n'a pas besoin de savoir tout ce que tu penses comme par exemple que tu n'aimes pas son pull ou sa coupe de cheveux. Ce n'est pas ça la franchise. La franchise c'est

l'authenticité. La franchise sans beauté, n'est que détournement de son but premier. Et donc je me surprénais souvent à désarmer les gens par un sourire ou justement par cette innocence disons enfantine. Je m'en suis aperçue à force de regards particuliers. Jusqu'à ce que les gens réussissent à percevoir que derrière mes mots il n'y a aucune attaque, seulement à ce moment-là, ils commencent alors à baisser leur garde. Je pensais que c'était naturel. Mais il m'aura fallu plusieurs années pour comprendre que ce n'est pas le fonctionnement par défaut des humains. Et que c'était pour cela qu'il y avait ce décalage. Ce temps d'adaptation. Baisser les armes, l'autre ne nous veut pas de mal, l'autre n'est pas un nuisible. Mais un humain comme nous qui fait de son mieux au quotidien. Alors oui je prends plaisir à désarmer l'autre par un sourire franc et amical. Et justement ce que je trouve sur le camino c'est cette simplicité d'être. Les gens ont souvent déposé les armes ici, le contact alors y est simple et nourrissant.

Le cadeau après la difficulté ... sur le chemin c'est bien plus qu'une image. Comme cet homme sorti de nulle part en pleine tempête juste pour me dire que tout ira bien. Pour une fille peureuse ... ça change la vie. La vie ne nous veut pas de mal.

Un beau téléchargement



Nina, une fée, sortie des bois

Nous marchons par une longue journée chaude. Cette fin d'étape, je la partage avec Thierry que j'ai croisé un peu plus tôt dans l'après-midi. Il laissait une amie, il prit un autre train et nous voilà pour un bout de chemin ensemble. L'étape du jour est longue, proche des 30 km. Mais elle est parsemée de petits espaces remplis de magie. Des véritables petites pépites aménagées avec soin. On s'arrête près d'une fontaine de jouvence, une fontaine éternelle. On y fait trempette, on papote, quand soudain sortant de la forêt arrive, toute fraîche, la jolie Nina, sac sur le dos, de jolies bouclettes brunes, et un sourire authentique.

« Bonjour vous pourriez me dire où se trouve le GR 65 ? »

Tout juste la vingtaine, ayant quatre jours devant elle, elle s'est aventurée sur le chemin de Compostelle. Sa fraîcheur, tout comme celle de cette fontaine, me revigore. Elle est douce, naturelle et tellement fluide comme cette eau qui se laisse couler, se réjouissant de chaque rencontre. En 4 jours elle en a vécu une sacrée expérience. Elle pourrait écrire un livre. Une jeune femme qui goûte la vie, ose et se laisse cueillir par la magie. Elle porte la magie dans son cœur, elle n'a pas

besoin de faire Compostelle pour acquérir cette étoile au fond des yeux, elle la porte en elle. Ce petit bout de femme me remplit le cœur de tant de candeur et de douceur, tant de surprises et tant de malice. Une fée, on n'a qu'une envie la protéger. Elle partage comme une fleur qui s'ouvre, elle offre son meilleur. D'ailleurs, peut-être, n'a-t-elle que du meilleur. Une fleur qui se donne, s'exalte et nourrit de sa fraîcheur, de ses couleurs, de ses parfums. Merci d'avoir croisé mon chemin, l'innocence aux portes de la vie d'adulte. La vie ne peut t'offrir que de merveilles de ce cœur ouvert.

Ce soir-là, elle se retrouve à dormir chez les scouts croisés alors avec Thierry. Elle s'est fait inviter spontanément.

Nous sommes à Navarrenx, je les quitte ici, j'ai pris un gîte. J'y retrouverai d'ailleurs Charlotte. Juste se croiser, on se sera juste croisé, du début à la fin, d'ailleurs toutes les deux. Elle est partie du Puy elle aussi. De ces destins qui ne sont pas loin, mais pas fait pour être sur le même chemin ou plutôt le même chemin mais pas les mêmes lignes de temps. On se fait des « coucou » de nos lignes respectives et il est bon d'ailleurs de se survoler de la sorte.

Revenons un peu plus tôt dans l'après-midi. On s'arrête avec Thierry dans un lieu tout à fait insolite en traversant une parcelle boisée, des tables, des

chaises, des fauteuils, des mots sur des ardoises décorant le lieu, laissant la porte ouverte sur un autre peuple, une autre façon de vivre, une autre façon d'envisager la vie. J'aime ces chemins de vie, ces philosophies, ces lignes de temps qui se superposent. On vit au même moment, au même endroit mais dans des mondes différents. Qu'il est riche de me plonger le temps d'un instant dans le monde d'un autre. On y croise deux femmes qui comme souvent sur le chemin s'arrêtent au même endroit que moi pour la nuit. L'une d'elle dira alors: « Je ne sais absolument pas où je suis à cet instant, mais ce que je sais c'est que je ne suis pas perdue. » Je la ferai mienne elle aussi. C'est tellement vrai sur ce chemin, suivre les coquilles ou plus exactement ici un trait blanc et rouge. Que j'aime ce balisage, pour longtemps il fera résonner Saint Jacques au fond de mon cœur.

Ce soir-là à Navarrenx je tombe sur Marie-Françoise, ce petit bout de femme de 74 ans vous vous souvenez ? On prend une bière avec Fred. J'apprendrais plus tard qu'elle venait de quitter Nico, Nico des Volets bleus. Il habite dans le coin. Il viendra partager un moment avec moi le lendemain, avant la traversée de la frontière. Le cœur de Nico sera resté bien longtemps sur le camino. Il m'avouera que ça fait une petite semaine

qu'il prend l'apéro avec les personnes qu'il a rencontré en chemin.

Une soirée à Navarrenx tout en douceur et poésie, la convivialité d'un repas partagé. Je suis arrivée tard ce jour-là, je n'ai pas eu le temps d'en profiter autant que j'aurais aimé. Il y a tellement à découvrir dans cette jolie maison. Des mésanges en liberté y ont fait leur nid à l'étage ajoutant du charme à l'endroit. C'est ce soir-là que j'eus le bonheur de rencontrer Céline Anaya Gauthier. Elle faisait une petite remontée des gîtes avec un de ses livres et ses enfants. Ces deux marcheurs, héros de deux de ses romans initiatiques.

Dernières étapes avant la frontière

Un apéro si amical.

Un petit village près d'Aroue. On est nombreux à l'auberge. En même temps il n'y a pas grand-chose aux alentours. Je ne comptais pas y rester. Je m'arrêtais juste pour me désaltérer mais une chose en entraînant une autre...

Thierry y était, on a improvisé une partie de Monopoly menteur avec les enfants du couple gérant. Un chouette moment simple et authentique. La petite fille est tout simplement incroyable, je me prends au jeu, je triche mais c'est la règle. Elles s'appelle Fanny, toutes les Fanny ne sont pas exceptionnelles, juste une coïncidence ce jour-là, sourire du cœur. Une vraie famille basque, avec l'accent et les valeurs, ils me font penser aux corsés. Une sorte de droiture, mélangé à la fierté des traditions. Je prends un savoureux plaisir à partager ces moments presque en famille. Faut dire que ce soir il y a quelque chose dans l'air, une de ces choses qui unit.

Nico nous rejoint. La chaleur d'un ami sur le chemin et nous voilà tous assis autour de cette grande table. Marie-Françoise était là également avec Luce. Une odeur de fin, de nostalgie, de peur pour certains de passer la frontière, de peur du

retour pour d'autres régnait. Enfin nous étions là tous ensemble pour ce moment de pré fin. C'est ici que Thierry proposa de se retrouver à l'église de Saint Jean-Pied-de-Port le sur lendemain, pour un dernier apéro.

« Il y a toujours une église dans un village » me dit-il. L'idée a fait le tour des pèlerins du le 7 juillet. Qu'il est bon d'être sur le chemin. Que j'ai aimé cette simplicité relationnelle. Simple fluide et doux. Je les ai aimés ces humains, je les aime ces pèlerins, j'aime le pèlerin. Un cœur ouvert pour ré-enchanter sa vie.

Chez Marie Un délice du chemin

Marie une autre fée aux airs de comtesse. La campagne basque toute en verdure et rondeur, je passe la journée seule aujourd'hui, le temps est pluvieux et puis j'en ai plein les bask (jeu de mots avec les basques, les habitants de la région). Je prends des chemins de traverses, parfois des raccourcis, alors aujourd'hui je voyage avec moi-même. C'était tellement désert que je n'ai pas réussi à trouver un café. Il me faut un café. Je fais une de ces haltes improvisées en bord de route, je m'installe devant une maison, une chose en entraînant une autre, le propriétaire m'invite à boire le café et même à me déposer un peu plus loin. Mais faut pas pousser Georgette dans les orties, je suis fatiguée mais là pour marcher quand même. Mon chemin retrouvé et mon stimulant activé, je suis remontée pour poursuivre cette journée. Le pays basque est aussi sacrément vallonné. Alors on n'oublie pas : tout ce qu'on monte, faut le redescendre et vice versa. Ah ça c'est joli, c'est indéniable. J'arrive à quelques kilomètres d'Ostabat. Je m'apprête à bivouaquer, il me reste une étape avant Saint-Jean-Pied-de-Port, j'aimerais bien m'avancer un maximum. Il me resterait 27Km

demain pour atteindre l'étape finale français, cela me semble encore beaucoup pour moi, si je passe la nuit ici. Je m'arrête vers une petite chapelle, charmante... mais fermée. Il n'y a que son porche d'accessible. Ce qui serait parfait pour y passer la nuit. La nature environnante est juste d'une abondance remarquable. Le pays basque est si verdoyant, tant de nuances de vert et si vallonné. J'en profite pour respirer. Quand soudain j'entends Nina. Elle est accompagnée d'un garçon qui bivouaque lui aussi. Ils comptent dormir au gîte juste au-dessus. « Elle accepte les tentes » me disent-ils. Je me joins à eux. Une jeune femme Marie nous ouvre la porte et nous demande si nous campons pour raison financière. La magie se met à l'œuvre. « Vous êtes mes invités, je vous fais la nuit en donation avec le repas, pour l'instant je n'ai pas beaucoup de monde. » Elle nous ouvre la maison, nous offre un lit bien au chaud. « Ils annoncent de la pluie pour cette nuit, je n'ai pas envie de vous laisser dormir dehors. »

Gratitude mon cœur se remplit une fois de plus.
Une douche digne d'un hôtel.

C'est une charmante maison ancienne, en vieille pierre avec une hauteur sous plafond impressionnante, son parquet en bois, le tout rénové avec goût et élégance. Nina et moi sommes

aux anges, la chambre est parfaite, nous sommes les premières, et la salle de bain toute neuve, un vrai délice après cette journée de marche. Faut dire qu'il ne fait pas très chaud et qu'il a bruiné toute la journée. Le pays basque n'est pas vert pour rien. Le confort de cette maison tombe à point nommé.

En quelques heures l'auberge se remplit, on a même eu le droit à un concert privé des scouts qui s'apprêtent à dormir près de la chapelle voisine dont Marie nous compte l'histoire. Un moment hors du temps. Cette ancienne bâtisse rénovée, une Marie qui vit son endroit, elle l'aime et nous le transmet. Jeune femme peut être bien d'une autre époque. Depuis combien de temps finalement est-elle là. Une grâce naturelle émane d'elle. Elle est habitée par le lieu et porte toute la fraîcheur et la joie du partage de cet endroit et du plaisir de son activité. Elle nous accueille avec une simplicité amicale. L'art d'être hôte. Un quotidien rempli de magie. Tu ne sais jamais de quoi sera faite ta journée, qui tu vas rencontrer. Qui aurait dit au réveil qu'elle partagerait sa soirée avec un âne, un cheval, des bambins et une dizaine de scouts. En arrivant, la maison est vide et en à peine deux heures elle fut remplie d'histoires et de personnages si atypiques. C'est Marie qui me montra ce que

signifie réellement donativo. Donativo est le principe de donner ce que tu peux, cet argent servant à l'accueil ou au don à d'autres qui en ont besoin. Mon cœur fut si plein.

Dans le hall de la maison la chorale d'une 10aine de scouts se met à chanter à l'unisson, mon cœur fut conquis de ces choses qui ne s'expliquent pas. De cette magie qui nous gagne au cœur. De ces instants gravés. Pour le coup j'ai bien fait de ne pas m'installer à la chapelle voisine, j'aurais eu de la compagnie, me direz-vous, une 10 aine de jeunes filles, j'aurais bien aimé voir ma tête en les apercevant. Elles ne voyagent pas léger, il faut nourrir ces dix personnes. Ce soir-là je rencontre Artmount, un allemand qui parcourt Saint Jacques avec son cheval. Marie lui offre également un lit mais il préfère dormir dans la grange avec son chien. Il y a une famille qui fait un bout du chemin avec un âne et leurs enfants en bas âge. Je suis attablée face à ces gens, face à cette vie qui se partage. Incroyable la magie de ces jours dont on ne prévoit rien et qui apportent tant de surprises.

La soirée se prolonge au salon ...

Marie nous accueille comme des amis, nous raconte quelques bouts de son histoire, de ses voyages, de ses chemins, de son arrivée ici. On se dépose, on se partage, on se livre. Nina et elle sont comme deux

amies de longue date, elles viennent de se rencontrer et tombent dans les bras l'une de l'autre. Apprendre la simplicité de la relation. S'offrir de manière authentique dans la pureté des cœurs. La vie me rencontre. Ces vies que je croise, j'en prends plein le cœur. La vie peut être si simple et aimante. Merci à tous ces faiseurs de bonheur. J'en pleure rien qu'en m'y replongeant.

L'impermanence et la brièveté de la relation en fait toute sa magie. On ne s'offre qu'une facette souvent la plus jolie. L'autre n'a pas le temps de taper dans notre plaie ou d'appuyer sur le bouton qui fait mal. L'autre reste beau et cette image se fixe. Ça fait partie de la magie et de l'intensité de l'instant. Mais revenus dans nos vies, avec nos défauts, nos obligations cela peut en perdre de la saveur.

Et puis sur le chemin il y a de tout, il y a tout type d'aventures. Alors certes on a souvent le cœur ouvert car il y règne une bienveillance contagieuse, mais il y a aussi les moments plus difficiles, les grincheux, les grognons, les négligents. Je n'en ai pas vu beaucoup à vrai dire mais il y a un village que j'ai traversé annonçant aux pèlerins qu'ils ne sont pas les bienvenus. Et oui il y a la facette des pèlerins qui dégradent. Comme toujours, il y en a

qui laissent leurs déchets le long de la route. Je ne sais pas c'est une habitude humaine ça. On pense peut être que ça disparaît derrière nous. Ça me fait penser à mes neveux. Parfois à la maison ils font ça, ils jettent des mouchoirs ici ou là ou des papiers et je pense qu'ils se disent que finalement ça disparaît. Un peu comme votre caca et la chasse d'eau, vite vite que je ne vois pas ce déchet derrière moi hop il n'existe plus. Mais eux, mes neveux, ce sont des enfants.

Ajoutant à cela le chemin du Puy devient populaire. Il est très touristique, avec toutes les déviances qui l'accompagnent. Il y a de tout et l'effet de masse n'est jamais propice à conserver l'authenticité d'un lieu. C'est valable aussi pour les gîtes. Certains ont principalement un intérêt commercial, pour les pèlerins c'est similaire. D'ailleurs passée l'euphorie des premiers jours une guéguerre est apparue. Au début nous sommes tous contents, nous sommes tous pareil, nous faisons partie du même groupe : celui qui fait Compostelle... bla bla bla. Arrivent de nulle part des clans qui commencent à se former ... les pèlerins et les randonneurs. Ils se différencient essentiellement par la taille du sac. Cela me fait penser au film Problemos avec Eric Judor. Je me fais alors la remarque que nous ne sommes pas encore

prêt pour ce nouveau monde. A la moindre excuse, nous trouvons la division et l'occasion de se monter les uns contre les autres. J'ai vite fait abstraction de ça. Je ne suis pas ici pour reproduire ce que je n'apprécie pas dans mon quotidien. J'abandonne les jugements et essaye de goûter à l'instant. Et puis chacun fait ce qu'il veut, ce qu'il peut et je suis sûr, que quoi qu'il arrive, de jolies graines s'immiscent ... Nous ne sommes pas là par hasard.

On se croise, on se décroise, le cœur se remplit et soudain arrive Saint-Jean-Pied-de-Port.

Saint-Jean est une grosse étape, beaucoup, la plus part faut dire, ne passeront pas la frontière. Ils s'arrêteront là pour cette année. Pour eux, c'est leur étape finale. La fin de leur voyage. Alors vient une autre salve d'au revoir. Pour immortaliser cette dernière étape française, Saint Jacques convie deux journalistes que je croise ce matin-là. Ils font un papier sur le camino. Leur programme : une étape et demi au cœur des pèlerins pour une annexe estivale d'un mensuel français. Je les rencontres avec Nina au traditionnel café matinal. Ce fut rigolo de se faire suivre et photographier en marchant. D'ailleurs ils furent témoin d'un joli moment de partage. Faudrait peut-être que je leur demande les photos. Nous avançons dans le paysage verdoyant et valonné du pays basque, quand soudain j'aperçus assise sur le bord du chemin Geneviève. On se voit, elle se lève et me tend les bras. On s'embrasse chaleureusement. Ils furent surpris, pensant que je retrouvais une vieille amie. Je ne connaissais Geneviève que depuis la veille, on se croisait parfois, juste un regard. Mais la veille, au petit matin elle revint à l'auberge en larmes. Elle venait de prendre la route et a chuté en glissant. Plus de peur que de mal. Mais elle était effrayée. C'est une

dame d'un certain âge que la vie n'a pas épargnée. Je m'apprêtais à partir quand je l'ai croisée et lui ai simplement proposé un câlin. Qu'il fût bon d'ailleurs, elle s'est complètement déposée dans mes bras. On se connaissait à peine, elle fut surprise de ce geste, moi aussi peut-être. En temps normal, on n'ose pas, oui c'est ça, on n'ose pas simplement. J'ai juste proposé mes bras, ne pouvant faire plus, l'espace d'un instant. Je ne savais pas si elle allait reprendre la route, elle parlait éventuellement d'arrêter. Alors quelle fut ma surprise de la croiser là. J'étais en joie qu'elle poursuive pour elle, oser avoir dépassé sa peur.

La force du collectif.

Notre petit groupe était bien décidé à transmettre un peu de la magie du chemin à ces journalistes. Quand ils sont arrivés, se présentant d'un grand magazine français, on a plutôt eu envie de les fuir. Ils durent nous montrer patte blanche avant de nous approcher. Surtout avoir l'envie sincère d'un partage authentique. Tu ne sais jamais comment ça peut être détourné. Notamment lorsque ça débute par :

- Vous faites ce chemin dans un but spirituel?
- Oui on peut dire ça comme ça.
- Donc vous vous arrêtez dans chaque église pour prier ?

- Heuuuuu non, pas forcément, vient on va te montrer. Saint Jacques ce n'est pas forcément ce que tu crois.

Vous en trouverez pour tous les goûts. Il y a de tout. J'aurais envie de dire vous trouverez ce dont vous avez besoin. C'est avant tout une sacrée expérience humaine, ou plutôt une expérience humaine sacrée. Je ne leurs jette pas la pierre, moi-même avais des idées préconçues avant d'envisager de le faire. Donc nous avions envie que cette magie les gagne pour qu'ils puissent la transmettre et je pense que quelques graines furent semées. Je ne vous cache pas une certaine satisfaction lorsque Sébastien, le photographe, s'est déchaussé à l'avant dernier village. Il avait un petit air de pèlerin... Oui parce que n'oublions pas que dans un premier temps ce qui différencie visuellement le touriste du pèlerin, c'est la démarche. La démarche du pèlerin au repos est très caractéristique: jambes arquées, dos légèrement vouté durant le temps de chauffe et claudicante, essayant maladroitement d'éviter d'appuyer sur les ampoules et autres affres laissées par le chemin.

Les rôles se sont alors inversés, c'est moi qui me suis amusée à le photographier.

Revenons à nos moutons, nos brebis peut-être. Bon revenons-en à mon arrivée à Saint-Jean-Pied-de-

Port. Elle fut humide aussi bien dehors qu'au-dedans, j'en ai versé des larmes. Je n'arrivais plus à m'arrêter. A deux kilomètres de la porte tant attendue à Saint-Jean, une grosse averse me tombe sur la tête, je trouve refuge dans une église sobre mais tout en délicatesse de grès rose, l'église de la Madeleine. Il est bon de m'arrêter ici un instant. Marie Madeleine toujours à mes côtés.

Dès l'entrée dans Saint-Jean-Pied-de-Port les larmes jaillirent. J'étais complètement perdue. Voilà que je me retrouvais à errer ne sachant plus quoi faire, incapable de prendre une décision, jusqu'à ce que j'atterrisse au bon endroit. Eric, un aubergiste, me prit sous son aile, me raconta son parcours et me chouchouta. Il me laissa dans une chambre seule juste pour souffler durant 3 jours. C'est ça aussi se laisser traverser par le chemin. Il nous remue, il va nous chercher là où on ne l'attend pas. Que c'est bon de m'abandonner à lui. Ces larmes n'ont pas forcément de mots, elles sont juste là comme une soupape qui soulage le surplus de pression. Bien souvent on ignore même qu'elles reposent ici. J'avais bien besoin d'une pause. Je n'ai pris de jour off depuis Aumont Aubrac, autant vous dire depuis une éternité. C'était parfait. Ça me permit de faire plusieurs accueils pèlerins, des gens que je connaissais qui arrivaient au compte-gouttes les

jours suivants. Des câlins en veux-tu en voilà, je ne me reconnais plus. Quel bonheur, j'aime cette femme que je savais au fond de moi.

Voilà qu'il est l'heure de dire au revoir à Nina, Marie-Anne et Fred ...

La traversée m'appelle, la montagne devant moi...

Il y a plus qu'à.

Je respire, une autre page se tourne. J'ai peur de passer la frontière.

Que d'appréhensions... me retrouver dans un pays étranger sans parler la langue, en sac à dos. La tension est grande. Et puis au-delà de tout ce vacarme psychologique, ça reste une traversée des Pyrénées, avec tous les a priori sur les difficultés de l'étape, n'étant pas sportive, je ne savais à quoi m'attendre. Certes je venais de faire 750 km à pied. Pile la moitié. L'étape annonçait un dénivelé positif de 1200 mètres.

Alors j'avancerais sans me poser de questions. Une leçon du chemin : Ne t'arrêtes pas. Quand c'est délicat, tu avances plus vite et plus léger. Plus tu t'arrêtes quand c'est difficile et plus c'est difficile de repartir. Marchez dans la boue, si vous vous arrêtez, vous vous enlisez. C'est là qu'il faut aller vite et léger. « Léger léger léger ». De même si vous restez bloqués en haut d'une forte descente ou

montée, vous rendez la situation beaucoup plus compliquée. Je me disais régulièrement : « De toute façon je n'ai pas le choix, il n'y a que moi avec moi-même, je dois y aller ». Je me surprénais bien souvent à passer l'épreuve et ne même pas me retourner dessus. Elle passait alors en une seconde. « Silencio Bruno » pour les amateurs de dessins animés. Moi c'était en version un peu plus vulgaire, disons pour rester courtois « Tais-toi et avance ». Alors je fais taire cette voix au fond de moi et je verrai bien.



PE, ERIN OU T'EN VAS-TU ?
POURQUOI FAIS-TU CE LONG VOYAGE ?
RANDONNEUR OU T'EN VAS-TU ?
TON SAC À DOS POUR TOUT BAGAGE.

PEUT-ÊTRE NE SAIS-TU PAS
QUI TE GUIDE SUR CE CHEMIN ?
IL SE PEUT QUE CE SOIT LA FOI
PEUT-ÊTRE N'ES-TU PAS CHRÉTIEN.

IL Y A DÉJÀ PLUS DE MILLE ANS
QUE LA GRANDE AVENTURE EST NÉE
MARCHEUR, TU ES LE DESCENDANT
DES HOMMES QUI L'ONT ENGENDRÉE.

TU VAS TRAVERSER DES RÉGIONS,
DES VILLES, DES BOURGS, DES VILLAGES,
LES PIERRES TE RACONTERONT
L'HISTOIRE DU PÈLERINAGE.

TU DEVRAS FRANCHIR DES RIVIÈRES,
DES MONTAGNES, LES PYRÉNÉES
HIER ENCORE C'ÉTAIT LA FRONTIÈRE
PENDANT DES HEURES TU VAS MONTER.

ALORS TU SERAS EN ESPAGNE
SUR LE "CAMINO" TU SOUFFRIRAS
COMME L'EMPEREUR CHARLEMAGNE,
LUI MOSSI EST ALLÉ LÀ-DÈS.

AVEC LES BASQUES TU VAS CHANTER,
TU BOIRAS DU VIN DE LA RIOJA,
LA CASTILLE VA TE BRÛLER,
ET LA GALLICE TU ATTEINDRAS.

ET LORSQUE SEUL PARMİ TANT D'AUTRES
TU APERCEURAS AU LOINTAIN
LA CATHÉDRALE DE L'APÔTRE,
TU N'OUBLIERAS PLUS LE CHEMIN.







La traversé de la frontière

Le jour J. J'y suis.

Que j'aime quand je porte mon sac sur le dos et que je me mets en marche. Tout devient possible, je me sens tellement libre à ce moment-là. Les craintes et les peurs disparaissent. La confiance m'envahit au fil des heures.

L'aube se lève dans la rue principale de Saint-Jean-Pied-de-Port. C'est tout droit. Ça commence déjà à monter. J'y suis, je suis prête. A moi les Pyrénées.

C'est drôle de voir toutes les peurs archaïques apparaître. Comme celle de trouver un lit pour la nuit ou de la nourriture alors que je traverse continuellement des villages avec des humains tout autour de moi. Je les vois ces craintes et parfois celles des autres, y compris ces personnes qui répètent « moi je n'ai pas peur » mais qui en parlent continuellement.

La course aux lits en Espagne débute, avec la peur de ne pas en trouver un justement. J'avais ma tente pour ne pas subir cette pression. Pourtant je la sens ce matin, la crainte, sachant que le bivouac dans ce pays est interdit tout du moins officiellement. Et du coup j'ai beau me répéter que c'est ok, je sens par moment le stress grandir. Jérôme qui était déjà bien avancé dans la campagne espagnole, me faisait

part de ses déceptions et déconvenues. C'est la seconde fois qu'il fait le chemin et au vue de la situation sanitaire mondiale, l'ambiance, le partage et le manque de lits se faisait sentir avec tout l'inconfort et les peurs naissantes. Ma solidité et détermination furent mises à rude épreuve. Pour une fille trouillard, je trouve que c'est plutôt pas mal. Et c'est vrai que la peur une fois que tu y es, est bien moindre que les idées que tu peux t'en faire. Le tout est de ne pas rester enlisé. Se lancer est la clé.

La traversée fut pour une première partie tout du moins dans le brouillard et une bruinasse épaisse. Mais le plus dur, la montée la plus raide en continue est faite, il doit être environ 10 heures du matin. On m'avait prévenue que c'était la partie la plus délicate. Ça s'est fait, même si le reste n'est pas une mince affaire. La frontière est symbolisée par une pierre gravée. Ça y est, je suis en Espagne ! Moi qui étais déjà contente d'avoir parcouru les 7 premiers kilomètres. Je suis en Espagne. Je traverse une forêt enchantée de toute beauté. La brume jouant dans les arbres, une ambiance de conte de fées presque irréaliste. Le soleil apparaissant lentement, une lumière sublime dessine la montagne.

Et puis est apparu une autre sorte de pèlerins : le jeune sportif. Une ribambelle de jeunes adultes italiens débutait le chemin ici, on se serait cru à un défilé de sportifs. C'est là que c'est inversé la tendance. Du retraité en France au jeune en Espagne. Je n'ai pas pu connaître leur motivation et ce qui les conduit sur ce chemin du fait de la barrière de la langue. Tout de suite l'ambiance est plus cosmopolite. Ça y est les étrangers sont bien présents. Des Italiens, Américains et autres, malgré la faible affluence de cette année. Toute l'ambiance a changé. Une autre page débute.

Compostelle prenait une autre saveur.

Le pèlerin sur le chemin du Puy est relativement chouchouté et attendu. Il y a de la magie un peu partout, des petits endroits féeriques partagés, des petites attentions. Mais en Espagne ce n'est pas la même chose. Il me fallut un temps d'acclimatation. L'ambiance était très particulière. Surtout les premiers villages rencontrés, avec de nombreuses albergues fermées, ressemblaient à des villages fantômes. De plus je trouvais les espagnols froids, ils n'avaient pas l'avenance auprès des étrangers. Les premiers jours, j'étais accompagnée par une personne qui pouvait traduire mais les autres moments, beaucoup n'essayait pas de comprendre et j'ai même pensé que j'avais le droit à une

tarification spéciale du fait de ma non compréhension. Alors que de ce côté de la frontière, les tarifs sont moins chers que du côté français. Enfin le contexte sanitaire me surprit. Autant en France, sur le chemin on ne sentait pas de pression sanitaire, nous étions tous sans masque, dans une franche camaraderie. Du côté espagnol ça ne rigolait pas, les lits enrubannés de scotch pour les jauges, les masques obligatoires... Le décalage fut grand, je comprenais les inquiétudes et les premiers regrets de Jérôme face à la poursuite de son chemin en Espagne. Lui qui se souvenait tant de cette ambiance conviviale des albergues espagnoles, de ces plats partagés... les cuisines communes étant actuellement interdites. Je partage alors cette déception. Et puis rien n'est traduit en Français. Le chemin de Compostelle pour moi était Franco Espagnol. Pas du tout finalement. Je ne me sentais plus dans une grande famille de pèlerins. Il ne me restait plus qu'à mettre mes écoutilles sur off, avancer et voir ce que l'avenir me réservait. La seule chose que j'espérais était de pouvoir aller au bout. Je ne m'imaginais pas ne pas rencontrer Santiago cette année-là.











Une nuit dans un donativo catholique

Mon premier en Espagne. J'arrive sur Logroño, une grande ville. Il est tôt, 13h. Et oui j'ai pris le rythme de la marche matinale. Je suis contente, cela me permettra de faire un tour dans l'après-midi pour visiter la ville. - ça y est j'y suis - je peux faire la touriste les après-midi. J'arrive à ce donativo dont Eli, Thomas et Moïse m'ont parlé. Ils me rejoindront plus tard. J'y arriverai la première, je leur réserve leur place. Le temps parfait pour faire ma lessive, me reposer et profiter de la ville avant le repas communautaire prévu ce soir. J'en ai fait peu car il y en avait peu cette année, des repas communs du fait de cette distanciation sociale. Je suis accueillie par un merveilleux sourire. Qu'il est bon cet accueil, la chaleur humaine rien de tel pour se ressourcer. Je ne manque pas de le faire remarquer à cette merveilleuse femme. C'est une hospitalière, elle fait ça par bénévolat et pour le plaisir d'être là. Ça se sent immédiatement quand c'est gratuit. C'est peut-être pour ça que ça n'a pas de prix. Plus c'est gratuit plus c'est

riche. Paradoxe. Le don est entier, complet, rien n'oblige les gens à être là, le don est pur et communicant.

Je me retrouverai ce soir sans Eli et Thomas qui mangent en extérieur. Un couple de français qui a fait la traversée des Pyrénées le même jour que moi. Nous nous sommes croisés à plusieurs reprises en France, mais ce n'est que depuis mon arrivée en Espagne qu'on marche ensemble. Les expats, ça rapproche. Je découvre alors Philippe, Daniella et leur charmante fille Eléonore. Ils font quelques étapes chaque année. Ça fait 7 ans que Compostelle a débuté pour eux et cette année leur benjamine les accompagne pour 15 jours de marche. Quelle jolie famille. Aussi bien le couple qui a su rester un couple, que les parents qui donnent des ailes à leur enfant et des bases solides de confiance. Cette jeune fille avance déjà bien autonome, bien libre sur ce chemin. Bien sûr je ne vois que le meilleur, j'ai toujours mes lunettes Compostelle, celles où on ne s'offre que le meilleur. Philippe et Daniella, qui ont trois enfants, dont la dernière doit avoir environ 15 ans, me délivrent quelques-unes de

leurs clés du bonheur : être une équipe, ils en font une belle de team, le partage et l'humour. Ils s'amuse encore comme des enfants ensemble, ils sont complices ... Une nuit ils décideront de partir à 21h d'une auberge, à la belle étoile juste pour les souvenirs. L'endroit ne correspondait pas aux attentes de Daniella. Il devait y avoir un partage musical et de ce fait toute une ambiance collective qui fut annulée pour raison sanitaire. L'endroit était austère. A peine arrivée elle sentit de suite qu'elle ne voulait pas rester y dormir. Elle sut se montrer persuasive. Elle convainquit son mari, lui chouchouta les pieds et l'estomac. Ils sont arrivés dans la chambre à 21h, ont remballé leurs affaires, ils avaient alors 15 ans, heureux et enthousiastes à l'idée de la nuit qu'ils allaient passer. Une étape de 17km sans village les attendait. Y a pas à dire on a la classe ou on ne l'a pas et bien eux ils l'avaient. Ils m'ont envoyé une photo de leur nuit à la belle étoile sur une botte de pailles, c'était magique. Frais et humide mais magique. Ils sont beaux ces deux-là.

Revenons au diner. Une cuisine partagée, les

hospitaliers nous ont préparés le repas. Que j'aime ces repas préparés avec le cœur. Ils ont une toute autre saveur. Je mange même ce que je n'aime pas, je goûte tout, parce que l'ingrédient principal est si savoureux : l'amour et le partage. Le prêtre de l'église passe nous saluer avant le repas, il fait l'effort de parler plusieurs langues pour les personnes présentes et notamment le français. Je l'aime bien, il se passe un quelque chose dans le regard. Il nous propose de nous retrouver pour un moment de prières après le diner. Mais avant de débiter celui-ci, nous le bénissons d'une petite chanson, celle du chemin... surprise ... Philippe et Daniella sont chanteurs ... je n'en goûterai pas assez à mon goût mais quel plaisir. J'aurai l'occasion de retomber sur Philippe dans une église, il aime y chanter. Je me rendrai au plaisir de l'écouter. Le prêtre nous retrouve donc, il nous mène par un passage secret rejoindre la nef de l'église sans sortir de l'albergue. Je me sens comme une enfant dans un château, comme Alice qui suit son lapin blanc, mon cœur pétille. Nous nous installons dans la nef et là la magie de la

prière telle que mon cœur la conçoit. Nous pouvons répéter des mots ensemble et pourtant rien ne se passe, ça peut même paraître lourd et pesant. Mais parfois a lieu cette magie de la communion, je m'évade alors au-delà des mots, mon cœur s'enivre, nous communions ensemble. Nous allons tous réciter dans les différentes langues, anglais, espagnol, japonais, français... Peu importe les mots, peu importe pour ce prêtre que nous soyons catholiques ou autres. Nous sommes juste là unis ensemble. Communion! C'est si rare ces moments de grâce. La prière devient alors source régénérante, telle une douche purifiante, un état vibratoire, une communion, non pas seulement une répétition de mots vide de sens. Cette répétition peut cependant être utile, dans un premier temps, pour calmer un petit singe agité, contrarié, turbulent, anxieux. Elle permet une concentration, apaisant alors un état intérieur perturbé. Mais elle est délice quand arrive le changement vibratoire. La prière devient un état pur d'amour, un état de grâce. Les mots sont compris selon notre niveau de conscience, puis un jour on n'a plus besoin de

mots, le Silence apparait, l'Être est. Les différences se fondent alors dans l'unité. Elles ne sont visibles que pour les yeux du corps, nos cœurs parlent alors la même vibration.

Je suis prête, ce soir-là, pour aller dormir, mon cœur laissé aux anges.

Il y a ces personnes qui colorent le chemin... celles qui montrent que c'est possible de vivre en aimant. Quel bonheur et quelle gratitude.

Je suis venue marcher, j'y ai trouvé la beauté.

Quand l'argent n'interfère pas, l'authenticité est de mise et ça vaut son pesant d'or. Parce qu'effectivement ici c'est un donativo à l'ancienne, l'argent déposé sert aux pèlerins suivants. Ainsi cela ne rentre à aucun moment dans la relation. Ils n'ont pas à être bons pour avoir des clients. Ils sont et ça, ça change tout.

Il n'y a pas de note, pas d'évaluation.

Juste le plaisir d'offrir et de partager. Je les aime les pèlerins, tiens que ça me revient. Je les aime ces pèlerins. Le pèlerin ne révèle que l'humain dans sa plus authentique beauté. Une beauté au coin des yeux, celle qui déborde du cœur.

Authenticité ...





Certains paysages sont remarquables. J'en prends plein les yeux, des ambiances de désert californien. C'est somptueux de grandeur et de vastitude. Puis arrive Burgos.

J'ai aimé Burgos, une ville pleine de vie et de beauté, tout en sobriété. Un instant de pause au milieu de cette cacophonie sanitaire. L'ambiance était chaleureuse, la ville débordait de vie et de festivités simples d'un soir d'été. Il faisait bon de goûter à cette touche de vie ordinaire. Il faisait bon vivre. Certaines périodes vous permettent de vous rapprocher de vos essentiels. Certaines pauses, certains arrêts forcés de la vie sont parfois simplement des rappels à l'ordre, nous permettant de nous ré-axer au bon endroit, au bon moment. Une de ces crises venait justement de secouer la France. Quelques jours après mon passage en Espagne, plusieurs mesures furent prises avec fermeture des frontières, bars, restaurants... Le décalage s'inversa alors. Je goutais, ce soir-là, un moment paisible de partage entre amis dans une ville pleine de vie. J'ai eu du mal à comprendre ce revirement de situation soudain. Mais je peux vous dire que même à

distance, nous ressentons les déflagrations des décisions prises à des kilomètres. L'effet papillon.

Je remets alors mes écouteilles sur off. Et je goûte au plaisir des expats : se sentir concerné à distance sans se perdre dans le psychodrame qui se joue. Je n'ai qu'un but avancer. Alors hop, je me concentre sur l'essentiel : Marcher, respirer, partager... Vivre.







La Meseta

Que j'ai aimé la Meseta. Beaucoup en parlent, certains m'avaient mise en garde de la difficulté de cette étape. De longues étendues à perte de vue, sous une chaleur caniculaire, seule avec soi-même, seule avec sa folie comme certains disent. Je l'ai beaucoup aimé. Des paysages à couper le souffle. C'est la première fois que je découvrais des étendues dorées à perte de vue. Une mer dorée. Je me souviens de l'émotion suite à la montée à la sortie de Castrojeriz. J'étais en larmes de tant de beauté. Une mer dorée à perte de vue. C'était simplement époustouflant, de ces beautés qui vous laissent sans voix. Même si certains chemins sont moins agréables en Espagne, parfois nous longeons des routes sur de nombreux kilomètres, notamment à l'approche des grandes villes. Autant ici c'est somptueux. Cette vastitude. J'en garderais un grand souvenir.

Un jour de forte chaleur, proche des 40 degrés au soleil. Je fais escale dans une petite oasis où se trouvait une source fraîche, à vue de nez 15 degrés je pense. Les vestiges d'une

ancienne albergue qui n'avait pas survécu, mais la source et la piscine restaient bien là. Le temps était caniculaire et venteux, des bourrasques de poussières. J'y croise Philippe et son épouse, sous un arbre. On papote... Daniella me transmet sa détermination. C'est une femme de caractère. Quand elle décide quelque chose, elle va au bout, au bout d'elle-même. Elle me raconte ses blessures et que quoi qu'il lui en coûte, douleur pas douleur, fracture d'un os de pied ou pas, elle ne s'arrête pas. Comme chaque rencontre que je fais, je m'enrichis en peu plus et hop une couleur apparaît. Mon corps m'a appris à l'écouter. Je sais qu'un corps parle et que si on ne veut pas l'entendre hurler, il est sage de percevoir ses chuchotements. Mais savoir aller au bout de ce que l'on décide, oser et créer, sont des qualités importantes pour pouvoir réaliser la vie de ses rêves. Ce jour-là je repris le chemin avec résolution, je n'aime pas m'arrêter trop loin de la civilisation, il me restait 5 km environ pour atteindre le prochain village. Mais j'avais peur de marcher sous cette chaleur. Daniella et son mari ne se sont pas offusqués de si peu. Ils y sont allés. Ils m'ont transmis le courage d'oser.

Nous nous sommes bien arrosés avant de reprendre la route pour être sûr de garder un maximum de fraîcheur. J'ai imbibé un foulard, je me suis emmitouflée du mieux que je pouvais et je suis repartie. 5 km après tout, ce n'est qu'une heure de marche.

Je découvris alors Hontanas. Un village charmant qui apparaît à chaque nouveau pas. Il est dans une cuvette. On ne le voit pas de prime abord, quand soudain apparaît le toit de son église... Le hameau se révèle ainsi petit à petit. Ma nuit de bivouac fut sublime sur ses hauteurs avec quasiment aucune pollution lumineuse, seul le village se dessinant dans le noir et la profondeur du ciel étoilé.

J'ai rarement l'occasion d'être dans l'obscurité quasi complète. J'étais seule face à lui. De toute beauté, invraisemblable. C'était somptueux. C'est un bourg perdu au milieu de nulle part. Ses habitants doivent vivre du pèlerinage. Un peu comme dans les films américains, un îlot de vie au milieu du désert bien poussiéreux. Leur église est chaleureuse et tellement multiculturelle, accueillante, on s'y sent bien. J'y rencontre le prêtre qui

s'apprête à faire l'adoration. Il m'offre une croix, la fameuse croix patriarcale. On en sourit, car il reconnaît que c'est également le symbole de la Lorraine, ma région d'origine. C'est drôle de retrouver ce symbole ici avec une autre histoire.







Le camino Frances et ses Buen Camino

J'avance, les kilomètres s'égrènent. Je suis sur le chemin, beaucoup plus avec moi-même, je marche main dans la main avec la joie d'avancer chaque jour et de découvrir les surprises sur ma route. Tous les jours ne sont pas évidents. Mais chaque jour, j'ai mon lot de gratitude. J'en viens à être reconnaissante de la moindre attention, de la moindre chose qui égaie mon cœur. Un mot en français, un sourire, un partage. La foi grandit en moi. La foi qui n'est pas religieuse, qui s'apparente en la confiance en la vie. La vie ne me veut pas de mal. La vie est cadeau. Saint Jacques a tout fait pour ouvrir mon cœur à ce miracle. J'apprenais que quand la situation était difficile bien souvent derrière apparaissait comme par magie un cadeau. J'en ai versé des larmes sur le chemin. J'étais aussi venue pour ça. Me laisser traverser par lui, me laisser façonner, me laisser me découvrir, me laisser me transformer, me laisser guérir. Je me souviens d'un jour compliqué et long. Les espagnols ne sont pas particulièrement attentifs à l'étranger, n'essayant pas de me

comprendre dans mon langage Google traduction. Il m'arrivait alors de me sentir bien seule. Ça allait quand j'avais d'autres français qui faisaient la traduction, sans quoi je rencontrais rarement l'accueil chaleureux du partage. Je me retrouvais l'étrangère, comme j'en ai croisé en France, Victoria la suédoise, Artmount et Martin les allemands. Je comprenais un peu mieux leur traversée française.

Un jour de belle chaleur, les lits étant chers ici, pas sur un plan financier, mais sur le nombre de place, l'année 2020 fut fatale pour beaucoup d'albergues et le reste des hébergements avait des jauges limitantes. Ce jour-là j'avance difficilement, je tente de trouver un lit mais rien, tout est pris, j'essaie de trouver un jardin ou un lieu pour me poser, en vain. Je continue, les larmes coulent, épuisée, je suis perdue dans la campagne espagnole. Soudainement je tombe sur des gens qui sont dans une sorte de terrains avec des tables, des chaises, un auvent, un bar à l'arrière. Je m'arrête, on tente de discuter. Ils sont espagnols, ne parlent pas un mot français ou anglais. Je comprends grossièrement qu'ils

sont installés là pour la nuit, la propriétaire du lieu, ce café plein air leur laisse l'accès aux sanitaires et au jardin. Elle reviendra demain à l'aube. Pour faire court, je me suis installée à leur côté. Il y avait bien une auberge un peu plus haut mais avec 30% de taux d'occupation autorisée... une année particulière pour faire Saint Jacques. Chaque chemin a sa raison. La vulnérabilité que m'apporte de bivouaquer régulièrement, implique que j'ai besoin des autres. Et ce besoin me permet de voir des choses que je n'apercevrais pas habituellement. Les gens sont gentils et serviables, bien loin des caricatures sociétales occidentales. Dans la majorité des cas, l'autre est prêt à aider. Et en campagne le regard est beaucoup plus authentique, je dirai, qu'en ville. Je suis née en ville, une petite ville mais je pense que chacun a tendance à perdre le contact facile de l'autre, de la vie. Tous s'enferment dans leur petit appartement. A la campagne le contact est simple, naturel sans fioriture. On est comme on est, sans se cacher. Les portes y restent d'ailleurs bien souvent ouvertes. Il doit bien y avoir quelques inconvénients. Sinon elles ne seraient pas

désertées. Mais ce rapport naturel à l'autre me fait du bien. Un rapport naturel à la vie tout court d'ailleurs. Ils vivent au contact de la nature, à son rythme, avec bien souvent des animaux non pas seulement de compagnie, des animaux canapé, mais des animaux qu'ils vont manger. Avec tout ce que cela implique de soin et de respect, mais aussi d'acceptation du cycle de la vie. Le rapport à la vie, à la mort, au rythme y est conservé. C'est peut être aussi pour cela que nous y retournons à la campagne. Retrouver nos racines. Nous sommes sur Terre et la vie citadine prédispose à nous déraciner complètement, nous plaçant en dehors et notamment au-dessus de la vie sur cette terre. Alors que nous sommes ses enfants. Notre corps est terre et tout comme les animaux et leur 6ème sens, leur instinct, leur savoir inné, nous avons ce savoir ancestral, nous nous en coupons dans nos conditionnements éducatifs plutôt que d'allier notre ancestralité à notre modernisme. Se lier au cœur de la vie non pas en se coupant de la vie mais en l'intégrant complètement.

Mes matins

J'avance seule sur les chemins. Ce que j'aime le plus ce sont les levés du soleil. Une bénédiction. Prendre le temps de se lever à l'aube. Je le fais rarement dans mon quotidien. Mais à chaque fois que je le suis, je m'en réjouis et n'en ai que plus d'envie d'oser me lever pour ne profiter que de lui sans autres obligations. Mais souvent l'oreiller à raison de ma raison me replongeant pour quelques heures dans les bras réconfortants de Morphée. Mais pas sur le chemin, alors je profite de mes matins à la belle étoile.

Marcher à la lueur de la lune, sur un sentier bien souvent blanc, rend la marche nocturne relativement aisée et délicieuse. Partir à l'aube, c'est goûter à cette tranquillité. Je me sens en sécurité, quand le monde dort encore. L'impression que la vie ne s'ouvre que pour moi. Il y a une atmosphère singulière. Personne, juste moi avec le monde environnant. Ce silence. Puis arrive ce délice d'accueillir la vie qui s'éveille. Chaque lueur, chaque couleur du soleil, qui vient caresser le monde endormi, telle la main aimante d'une

maman sur la joue de son enfant, lui disant « lève-toi ma douceur, le monde t'attend ». Que j'aime cette magie du matin. L'énergie y est différente, on n'y rencontre pas les mêmes personnes, ni les mêmes animaux, qui bien souvent ne sont pas encore partis se cacher. Il y règne une ambiance de communion, de respect, de partage.

Entre 3 et 6 heures du matin deux mondes se croisent, celui de la nuit, qui va se coucher et celui du jour pas tout à fait réveillé. Moi je suis là au milieu des deux. Ah que j'aime ces matins juste avant que le monde ne se lève. Cette sensation que tout est possible et que rien ne peut m'arriver. Un instant intemporel complètement sécuritaire. C'est parfait, j'en prends plein les yeux, le cœur et le corps. Je me remplis un peu plus.

Il est encore tôt ce jour-là, je me suis arrêtée pour mon premier café et ma napolitana. Bon d'accord bien souvent ce sera deux napolitanas. Les napolitanas sont des pains au chocolat ou chocolatines si vous préférez, je m'adapte à tout tant que ça reste au chocolat. Un des plaisirs du chemin, je peux me laisser

aller à mes gourmandises, avec la marche tout est absorbé. J'avance tranquillement croisant Moïse. Il était en vélo. Ce sera la dernière fois que nos chemins se croiseront, devant cette maison...

Une petite rue pavée, un homme y balaye devant sa porte, quelques feuilles mortes ici et là. Un écriteau attire mon attention. Il est beau. « la casa del silencio ». Je sors mon téléphone pour le photographier, quand soudain l'homme m'interrompt et me dit en anglais, la photo ne sert à rien, laisse ça et entre. Mon cœur s'ouvre telle une fleur qui éclot. Dès mes premiers pas, les larmes perlent. Une caresse sur l'épaule d'une personne qui passe par là. J'avance et plus je me hasarde plus je découvre une maison aux milles trésors et bien plus qui ne sont visibles qu'à ceux qui n'ont pas de yeux pour le voir. De petites pièces en petits espaces, que de lieux de magie. Je m'aventure au jardin, y découvre une petite crypte creusée dans la roche, j'y laisserai ce symbole du patriarcat pour qu'il soit transmuté en amour fécond et divinisé de l'alchimie des polarités, la croix offerte par ce prêtre de l'église à Hontanas. Un symbolisme si fort. Descendre

dans le ventre de la mère y déposer ce symbole pour l'alchimiser. Je croise l'hôte, mes joues ruisselantes de larmes. Il me prend dans ses bras. On s'est reconnu sans un mot, on ne parle pas la même langue. J'étais venue sur ce chemin pour vivre ces moments. Ces instants de grand bain, de libérations profondes, dont on ne peut même pas imaginer la profondeur. Je me laisse imprégner, transformer, porter sur ce chemin. Telle une pâte à modeler, je m'abandonne à lui qui sait bien plus que moi. Ma plus grande libération est de comprendre que je ne sais rien. Rien. Et tout ce que je sais aujourd'hui, je peux l'abandonner. Je m'en remets à plus grand. Je m'abandonne au flux de la vie, qui elle sait. La vie, le chemin en accélérateur, en propulseur, en intensificateur. Je m'abandonne... Je m'abandonne en la confiance, en la beauté, en la magnificence de la grandeur d'être au-delà de mon corps, au-delà de la vie limitée que mon esprit peut conceptualiser. Je m'abandonne à celle qui sait. Chaque larme et chaque pas purifient mon corps et mon âme. Mon âme qu'à chaque pas j'approche un peu plus. Le mariage de

l'intime. Le mariage de mes aspirations profondes.

« Fanny » ne voulait tellement pas faire ce chemin et ce fut la plus belle chose de ma vie jusqu'à présent. Aujourd'hui je m'abandonne à Ce qui sait.









L'arbre à rêves

Il y a de nombreux endroits symboliques le long du chemin, plus ou moins connus, plus ou moins vus. J'approche lentement de Santiago. Je gravis une route bordée d'arbres majestueux. Grands maitres des lieux, ils guident mes pas. Cette terre ocre, ce vert incisif, je me laisse envelopper par cette nature abondante. Un arbre en particulier me tend les bras. L'appel de la rencontre se fait grand. Une famille y fait une halte. Je les laisse patiemment profiter de l'instant. Puis il m'accueille en son sein, littéralement pour y déposer non pas mes fardeaux mais mes vœux. Il est somptueux.

Je m'y glisse, je le respire, on se respire et me vient l'envie joyeuse de lui glisser deux ou trois rêves. Je fais rarement de souhaits précis. Mais là je lui en laisse. Des petits objets fétiches ou rubans y sont suspendus ici et là. Le cœur de cet arbre contient tant de secrets, d'espoirs déposés. Un peu comme un confessionnal au final, mais ici seul les rêves et les espérances sont autorisés. Un bureau des rêves en somme. «Bonjour venez déposer

toutes vos aspirations, vous recevrez une réponse quoi qu'il arrive, mais le délai n'est pas garanti. Bonne journée avec une étincelle d'espoir en plus ».

Il agit un peu comme un miroir.

Il est bon de se poser face à soi et de se demander quels sont nos rêves. S'autoriser à rêver grand. La vie souvent nous maintient dans cette zone de connu rendant l'inconnu, le non déjà pratiqué, difficile. Nous sommes une espèce de mimétisme et ce qu'on n'a pas l'habitude de voir, nous paraît compliqué. Voilà pourquoi les innovants nous fascinent et nous transmettent cette part de magie, du « c'est faisable ». Réaliser un rêve, ouvre une porte à la réalisation de tant d'autres. En incarnant un possible, s'inspirant les uns des autres, on agrandit chaque jour le périmètre de nos possibles. D'où cet adage bien connu "Ils l'ont fait parce qu'ils ne savaient pas que c'était impossible". Marcher sur ce chemin fut un rêve que j'ai pu réaliser grâce aux partages de personnes inspirantes. Dans mon monde d'avant, partir seule pour un voyage si long, à pieds, était tout simplement folie et danger. Je me rappelle de la crainte d'aller seule me

balader en forêt et aujourd'hui je me retrouve ici à 2000 km de chez moi. Et puis une chose en entraînant une autre, mon monde s'ouvrant au monde d'autres, ce qui pour moi me paraissait danger et folie est normal et sans risque pour ces autres. Quand ton monde devient trop petit, l'envie de pousser les murs se fait de plus en plus pressante, agrandir avec une véranda pour commencer, puis un jardinet, enlever une clôture, puis une deuxième et au final enlever les murs de la maison, le jardin qu'est le monde devenant ta propre maison. Ton chez toi partout où tu y es juste bien dans tes chaussures. Pour arriver à cela, il m'en aura fallu des pas, bien avant d'être sur le camino.

Le chemin de Compostelle débute bien avant le premier pas posé sur son sol. Le jour où tu y es, un gros travail de déblayage a déjà eu lieu.

Quand tu y es, tu dis à l'univers :

« Ça y est je suis prête, allons-y. »

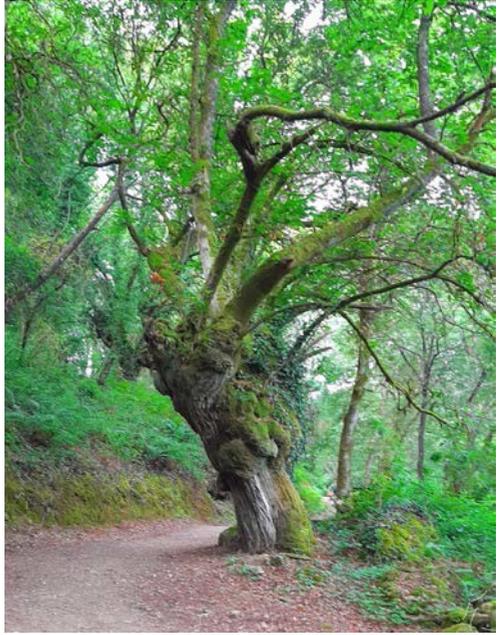
Pour parvenir à ses rêves, un pas après l'autre est bien suffisant. Un jour, je lus cette phrase: Regarde ce dont tu te nourris en cet instant. Dans 5 ans tu seras un mélange de tout cela. Tu n'es pas obligé de tout envoyer valser d'un

coup mais chaque jour te demander « qu'est-ce que j'ai fait aujourd'hui pour me rapprocher de mon rêve ». Alors bientôt ton rêve deviendra objectif et un beau jour tu te réveilleras et tu y seras. La seule chose qui te sépare de tes rêves, ce sont les actions. Alors crois-y et marche tes rêves. Commence par des petits : faire du canoé, prendre l'avion sur un petit trajet, piloter un avion, faire le tour de l'Alaska en Montgolfière, ça y est, je m'emballe.

Commence par des tous petits rêves, mais surtout ne t'arrête jamais de rêver et autorise toi à Rêver Grand!!







J'approche, moins de 100km.

Dans 2 jours approximativement j'y serai.

Santiago !

Comme je le disais, c'est une année un peu particulière pour faire Compostelle. Mais chaque chemin a ses défis. Les auberges ont un quota faible d'occupation des lits. Hors passé Sarria, c'est semblable au Puy en Velay mais en pire. Ce sont des cars de personnes qui viennent faire les 100 derniers kilomètres. Ces personnes voyagent léger et prévoient en amont le couchage, ce qui fait que tout est complet. Je vois alors fleurir quelques jolies initiatives comme cette pancarte en anglais sur un jardin nous indiquant : « Si vous avez besoin de quelque chose, sonnez que ce soit de l'eau ou un couchage nous avons des tentes pour vous ».

Mon cœur grandit à chaque fois un peu plus. Cela me rappelle cette histoire du sel et de l'eau : Un disciple interroge un Maître « Que faire de la souffrance ? »

Le Maître lui demande de mélanger une cuillerée de sel à un verre d'eau et de goûter cette eau. Elle est alors salée. Mais s'il verse

cette cuillerée de sel dans un lac. L'eau du lac reste pure, au goût de neige.

Le degré d'intensité de la souffrance dépend du contenant dans lequel elle est placée.

« Aussi lorsque tu souffres la seule chose que tu puisses faire est d'élargir ton cœur. Ton cœur est soit semblable à un verre d'eau, soit à un lac. »

Voilà ce que ce chemin m'apporte. Mon cœur grandit à chaque instant de partage.

J'avance pleine de gratitude.

Je m'arrête sur un banc de pierre pour reposer mes pieds et les masser, il est 10 heures. Soudainement un homme s'approche de moi et me propose de me les masser. Je lève la tête interloquée, mais quelle magie.

Vous vous souvenez de Chandler et Ross au Central Perk, dans un épisode de Friends. Quand Ross est tout déboussolé de son divorce, ne souhaitant qu'une chose être marié et que Rachel Green arrive en robe de mariée. Ça me fait le même effet. Je sors la crème, enlève ma chaussure et un homme apparaît pour me masser les pieds, en pleine rue. Mes yeux de paresseux resurgissent. Bien sur une

partie de moi à envie de fuir, mais la nouvelle Fanny accueille. Je suis en pleine rue, des travaux dans une maison juste en face, sur un lieu de passage et là je me retrouve allongée, un homme assis me massant les pieds et les mollets. Incroyable.

Il est formé en médecine chinoise, acupuncture et autre, il a lui-même des problèmes de santé et arpente le chemin offrant ses savoirs.

Son but, me dit-il, est que les gens puissent finir leur chemin. Il est français, nous communiquons donc aisément. Je souhaite lui donner la pièce, mais il refuse me disant « tu la donneras à ton tour à quelqu'un d'autre ». Je ne vous cache pas que me trottait dans la tête durant le massage « où est l'entourloupe », mais j'étais en sécurité et décidée d'abandonner ces préjugés. Et qu'il fut bon de se laisser surprendre par la vie. Je pense que cela m'a manquée en Espagne. Car du fait de cette barrière de la langue je dus passer à côté de belles personnes, de personnalités atypiques. Mais tout est juste. Me voilà repartie de bon pied avec toujours cette envie pressante d'avancer.

De toute manière j'ai rendez-vous - sourire du cœur - Et toujours mes trèfles le long du chemin.

Dans un joli coin boisé, je croise un homme allongé sous un arbre, en plein milieu de la route ou plutôt juste en face, avant un virage, je ne pouvais le louper. Je lui dis simplement « Good dream ». On s'adresse deux trois mots, il n'est pas français. Il est jeune. Je reprends ma marche la tête dans mon téléphone pour une photo ou autre, il passe à côté de moi, me caresse le bras ajoutant avec un accent anglais « Je vais te revoir ». Un sourire échangé et ma journée se poursuit.

Tout le monde parle de la chaleur de l'Espagne mais en Galice je ne peux pas dire que j'ai chaud. C'est plutôt un climat océanique parfait pour marcher, avec des nuits fraîches et des températures dans les 25 au plus chaud de la journée. Aujourd'hui il fait plutôt frais. Quand on bivouaque, si on s'arrête on a vite froid. Je n'ai donc pas particulièrement envie de me poser maintenant. J'avance, tout en douceur. Ce n'est pas une course. La marche en elle-même

femme peureuse que je suis. Youhouuuuuu et bien pas un applaudissement, pas un. C'est alors que s'ouvre dans mon cœur ce lieu de satisfaction personnelle, un sourire humble s'inscrit sur mon visage, celui de la complétude. Personne ne connaît le combat que chacun mène chaque jour. Je suis là. Pour moi oui c'est fou, c'est dingue, ça remet toute ma vie en jeu. Mais pour eux, je ne suis qu'une « touriste » de plus. Demain j'arrive à Santiago c'est l'aboutissement d'un rêve. Ça pétille à l'intérieur. Il fait gris dehors. L'auberge où je m'arrête est froide comme un glaçon. Pleine bien sûr. J'aurais aimé avoir les cheveux propres pour arriver à Santiago - chacun ses priorités les amis - ce n'est pas que je ne peux pas me les laver en bivouac, mais comme il ne fait pas très chaud, je n'ai pas forcément envie de me tremper. Je voulais simplement une bonne douche pour me préparer à mon arrivée.

Bon, j'ai faim... la réceptionniste de l'auberge m'autorise à manger sur ses tables devant l'établissement avec une merveilleuse vue sur le parking, même l'accès à ses toilettes fut difficile à négocier. Enfin je mange et

savoure ma leçon d'humilité. Moi avec moi-même dans ma satisfaction simple d'être là. N'étant pas plus avancé pour savoir où dormir et autant vous dire qu'avec 40km dans les jambes, je n'ai pas forcément l'élan d'en faire tellement plus.

Tiens donc... José fêtait son anniversaire hier... l'envie d'une douceur aidant, je me laisse tenter par un petit salon de thé douillé. Oui j'ai besoin de ça... une belle part de gâteau au chocolat. Quand je vous dis que le chocolat est la solution. A la tienne José ! A la mienne !

Et là apparaissent mes petits anges du soir. Je demande au couple qui travaille ici où je pourrai dormir en sécurité dehors ce soir. Mais je vois que ça les embête. Ils me donnent des numéros... échec à chaque tentative. Leur vient l'idée de l'auberge municipale. Il est 20h je n'ai pas grand espoir, mais ils insistent. Je leur laisse mon sac et je passe voir. Et là magie, la dame m'ouvre une chambre à deux lits, juste pour moi. J'aurais ma douche ce soir. Pedrouzo...

Au fait j'ai retrouvé Jérôme, incroyable après plus d'un mois, on dort dans la même

ville. Il bivouaque avec une amie. Je n'y croyais pas quand je l'ai eu par message. Je suis là, le même jour que lui, alors qu'il m'avait distancé d'au moins 5 étapes. Mais plus on approchait de Santiago plus il freinait et plus j'accélérais.

Ce n'est pas nous qui décidons, c'est le chemin, j'aime à le penser.

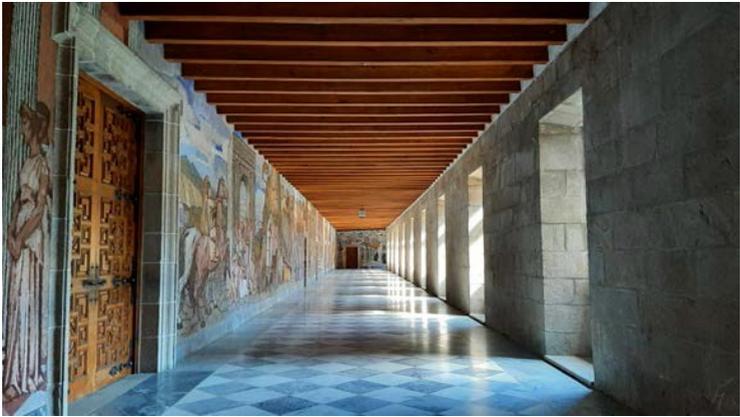
Demain j'entre dans le GPS Santiago ! C'est fou quand même, 2 mois et 6 jours de marche !

Demain j'y suis.

Je m'endors paisiblement dans mon cocon.







Réveil en douceur

Il ne me reste que 20km, ça va aller vite mais j'ai envie de profiter. Il est plus de 8h quand je pars, sachant qu'habituellement j'aime me lever tôt pour profiter de ce calme avant que la vie ne s'éveille. Il y a du monde sur le chemin, mais peu avec qui partager cette joie, cette plénitude de l'arrivée. Il y a quand même une grande différence entre les « turigrinos » comme ils disent là-bas et le pèlerin. Ce n'est pas le même chemin. Pas de jugement bien sûr, mais il n'y a pas la même émotion. Ça fait deux mois que je suis sur la route avec tout ce que ça représente de lâcher prise et autre. Deux mois, ce n'est pas 4 jours, ni même 10 jours programmés, comme on programme des vacances. Mais encore une fois pas de jugement, chacun fait son chemin. Simplement on ne partage pas les mêmes sensations, les mêmes émotions.

Je marche, perdue au milieu d'une autoroute de « pèlerins », une dame sur un banc... beaucoup lui souhaite le fameux buen camino. Mais entre elle et moi un regard différent... Une reconnaissance d'un instant, quelque

chose de plus entre nous, une connivence peut être. Oui c'est ça une reconnaissance. Vous devinez peut être ou pas, mais cette dame je l'ai recroisée à l'hôtel ce soir-là, la barrière de la langue certes, mais l'envie de se prendre dans les bras. Il y a des gens comme ça. On ne sait pas pourquoi, un regard, un instant nous savions, nous étions deux pèlerines.

Et puis j'ai croisé Artmount qui repartait de Santiago. Le pèlerin allemand avec son cheval. C'était lui qui était « l'étranger » avec la barrière de la langue en France. Il ne me reconnut pas. Mais mon cœur fut ravi de le croiser.

Je m'arrête prendre un café, pas au premier bar, il est plein. Je me retrouve dans le petit, tout petit, au coin de la rue. Ce sera parfait, en plus une averse, je suis bien. La tête toujours dans mon téléphone, je bois mon café. Ah oui mon premier café sur le chemin n'a pas de prix avec ma napolitana. Sachant qu'en Espagne, ils se lèvent tard. Ce n'est pas comme en France, où dès 6 h du matin, nous pouvons sentir l'odeur des croissants chauds, ici ils débutent la journée vers 9-10h du matin. Je

savoure ce moment, perdue donc dans mon téléphone. Au bout de quelques minutes, je lève les yeux et qui est assis à ma table juste en face de moi, patientant gentiment???

Qui ?

Brendan, toujours avec l'accent mais irlandais du coup : « Je vais te revoir » On rit.

J'arriverai donc avec Brendan à Santiago.

Il fait gris ce jour-là, il y a du vent. Il me partage adorer ce temps, cela lui fait penser à son pays. « Blue sky is strange for me » On rit.

Je savoure alors, me branche sur son canal et me prends à goûter son plaisir.

On papote de tout et de rien, de rien surtout, au vue de mes quelques notions d'anglais. Tout est plus ou moins superficiel, car on ne peut approfondir. Mais le peu qu'on se dit, se termine souvent par « un moi aussi ». Je n'ai pas le temps de répondre qu'il répond à ma place (Je suis un peu longue à trouver mes mots en anglais) et je m'entends lui répondre pareil, j'en suis surprise. Il me parle de sa plume blanche, je lui montrerai ma plume de buse, qui m'accompagne depuis de nombreux kilomètres maintenant.

Partager une conversation avec une personne,

qui ne parle pas la même langue, demande concentration et envie. Les mots ne sortent pas facilement pour être compris et entendu. Il faut avoir l'envie de construire un échange. Ça demande de l'énergie. Ce que l'on fait sans même se rendre compte en temps normal, là il faut penser chaque mot. C'est intéressant à observer. Un filtre naturel se met en place, de ce qu'on sait dire, ce qu'on peut dire, ce qu'on a envie de dire. Si l'envie est grande, on trouve un moyen de se faire comprendre. Et puis il trouve une parade, dès qu'il ne me comprend pas, il répond « d'accord ». Cette parade peut largement faciliter les relations de couples et les relations tout court. J'en souris. Leger et sans implication. Juste le partage.

Il prend son téléphone et fait son code d'accès, je regarde sans regarder machinalement. Aux deux premiers chiffres, n'aillant pas la rapidité du vocabulaire des nombres en anglais, je lui dis avec stupéfaction et mes yeux écarquillés «Your code is Love». Il me répond oui d'un air tout naturel comme si de rien n'était.

Je suis choquée. Je ne connais personne qui a un code chiffré en mot et puis celui-là. Je suis soufflée. Une coïncidence énorme: une

française et un irlandais qui se croisent en Espagne et qui ont le même code de téléphone, qui plus est LOVE ! Et il a fallu que mon regard tombe dessus. C'est pour moi juste incroyable. Mes yeux écarquillés de tortue paresseux réapparaissent et ne me quittent pas... « C'est Enooooorme »

It's a great to be Happy. Voilà que cette phrase ne me quitte plus non plus. Santiago droit devant. Le clocher apparait. On la voit de loin cette cathédrale, on l'approche, elle se laisse découvrir tout en nous saluant. C'est juste dingue. Incroyable. Santiago. Imaginez-vous l'énergie de cette ville. Des milliers de personnes qui arrivent ici comme le graal d'une quête. C'est juste fou en y pensant. Ça y est, on y est. C'est bizarre. Je n'ai pas d'émotion particulière. Ou peut-être un silence. En même temps je ne suis pas seule, donc je ne le vis peut être pas de la même façon. On y est. On est devant, sur la place qui orne cette majestueuse cathédrale. On se pose là, comme beaucoup, assis par terre. Brendan toujours à mes côtés. On est alors ensemble mais chacun dans son histoire. On est

ensemble mais sans vraiment l'être. Le poids de nos fardeaux respectifs, qu'on ne partage pas. La barrière de la langue n'aidant pas ou plutôt simplifiant, permettant de ne pas mettre de mots, là où le silence est de mise. Saint Jacques sait. C'est lourd. Ce n'est pas le bonheur que j'attendais. J'en peux plus, je suis fatiguée. Et comme souvent dans ces moments-là, je ne sais plus trop où j'en suis, besoin de calme et de me poser pour respirer et savourer ce que les mots et les yeux ne peuvent percevoir. Mais c'est tellement plein, il y a du monde partout et vient la nécessité de trouver un lit pour ce soir. Je ne peux pas ne pas dormir à Santiago et fuir. C'est Santiago. Alors on cherche. Jérôme a trouvé un hôtel. Il me restait un lit au besoin dans leur chambre, mais il y a Brendan. Il avait un lit mais 5km plus haut. Sans vraiment savoir dans ces cas-là, je ne suis pas capable de prendre des décisions. La mouche qui tourne vous vous rappelez. Voilà comment je me retrouve dans une chambre d'hôtel à deux lits. Pas de quiproquo c'est simple et naturel. Et comme je vous le disais, je suis loin d'être en mode séduction.

On descend donc à l'hôtel, c'est là que je croise cette femme, probablement une sœur, celle du banc. On discute au guichet, pendant que Brendan monte. On prend une douche, je n'ai qu'une envie me délasser pour pouvoir profiter de ma soirée. Et chacun part faire sa vie de son côté. Il rejoint des amis, je remonterai un peu plus tard en ville, j'en profite pour passer des appels. Il s'en va me laissant la clé de la chambre. En passant il me fait un gros câlin alors que je suis allongée sur le lit souhaitant un joyeux anniversaire à ma nièce. C'était tellement inattendu, simple et doux. Nous avons passé deux nuits dans cette chambre mais nos jours séparés. Deux chemins qui se croisent. Il fut bon ce moment partagé. Trouver ces bras enveloppants. Quelles étaient douces ces nuits. Maintenant il fait partie de mon histoire. Mon cadeau Santiago, ma récompense. S'il en fallait une. Mais pour moi, elle voulait dire beaucoup, bien plus qu'une nuit partagée. Bien plus et au-delà. Un bonbon guérisseur qui venait adoucir mes maux du cœur, mes maux du corps.

Arrivée le 6 août à Santiago. Il y a des dates
qui restent.





Que j'ai mal dormi, couchée tard et pourtant un sommeil parsemé de réveils intempestifs. Ce n'est pas Brendan, pour ça il est silencieux. Je ne trouvais pas ma place, mal à l'aise. Le réveil à l'aube ne sachant pas encore, ce que j'allais faire de ma journée, hormis que je voulais faire ma Compostella. Je me lève à la hâte, ce besoin de partir. Je remballer mes affaires, recouvre ce beau corps, lui laissant un petit mot et un baiser. Ne sachant pas si nous allions nous revoir, je quitte la chambre. Ce besoin d'avancer toujours là. Il aura cessé à Fisterra. A Fisterra, je n'avais plus nulle part où aller, j'ai su que j'étais arrivée.

Je tente l'église de bon matin si je ne veux pas passer une heure à attendre. Oui il y a tellement de monde qu'il faut faire la queue des heures durant pour assister à la messe. On ne peut imaginer cela de nos jours, de l'attente pour aller à la messe. Je saute sur l'occasion. C'est symbolique d'y assister ici. L'église est somptueuse, mais je n'aurais pas l'honneur de voir le botafumeiro en action. Un majestueux encensoir suspendu à une corde de 20 mètres à la clé de voûte de la cathédrale, actionné par 8

hommes. Il se balance tel un pendule de plus de 50 kilos au travers de l'enceinte religieuse, à une vitesse pouvant atteindre les 70 kilomètres heures.¹ Des chanteurs lyriques accompagnent régulièrement la cérémonie. Une véritable célébration. Mon office fut sobre, sans tout cela. Mais j'ai eu le plaisir d'assister à une messe à Saint Jacques de Compostelle. On a beau ne pas parler la même langue, les codes sont similaires.

Me voilà disponible pour récupérer ma Compostella. La fameuse Compostella, c'est le certificat qui atteste que vous avez fait le chemin. Si besoin est de l'avoir, sachant que nous possédons notre crédentiale qui est tamponnée chaque jour dans les lieux que nous traversons. Nos souvenirs, pour moi un véritable trésor. Et bien en plein mois d'août, il me faudra compter au moins 6h d'attente. C'est incroyable. Et en même temps bien représentatif de la renommée de ce chemin. Pour les espagnols, il peut être mentionné sur leur CV. Cela dit, c'est bien organisé avec des

¹ Source : camino-santiago-de-compostela.com

tickets et numéros, qui nous permettent de suivre via une application l'avancée du numéro attribué dans la file et ainsi passer la journée où bon vous semble avant la réception du graal. L'heure approche. Je me rends au jardin pour les dernières heures. C'est là que je lâche toutes mes émotions.

Je pleure, je pleure, je suis en larmes.

J'arrive devant l'hôtesse qui m'accueille, quelle joie, quelle douceur et elle me parle français. Rien que ça, l'effort que certains ont de me parler français est vraiment un cadeau pour moi. Et je pleure de plus belle. J'y suis, je l'ai fait avec tout ce que ça représente de transformations, de guérisons. J'ai grandi. Le voyage t'ouvre le cœur et l'esprit. Et quel voyage.

Elle me félicite et oui 1515 km!

Voilà que sur la Compostella originale écrite en latin, elle écrit mon nom, j'y lis alors Stephaniam. Toujours en pleurant, je lui explique que ce n'est pas mon prénom. Et je pleure de plus belle. Elle me répond, que le nom sur la Compostella officielle est en latin, de ce fait on en reprend l'origine. Pour Fanny cela serait Francesca soit Françoise, mais elle

trouve plus joli Stéphanie. Paf en plein cœur. Petite j'aurais voulu m'appeler Stéphanie, je n'aimais pas mon prénom. Un jour dans mon cheminement, on me fit remarquer que ce n'était pas anodin comme souhait, comme s'il me manquait la moitié de moi, la moitié de mon prénom. Ce fut un cadeau merveilleux, même si aujourd'hui j'ai fait la paix avec mon prénom, c'était comme un certificat de complétude, je me retrouvais Une.

Tout ce chemin depuis des années et voilà qu'on me donnait un certificat au nom de Stéphaniam. Cela signifiait tant.

Ce soir-là je revis Jérôme. Depuis plus d'un mois, les Volets Bleus et notre dernier bivouac du lendemain, je le retrouve à Santiago. Quelle joie ! Un resto italien, mon paradis et une de ces amies. Il sait si bien s'entourer. Un délice.

Je retrouve Brendan. On a finalement gardé la même chambre faute de possibilités. On se raconte nos journées, je lui partage mon émotion du jour, si intense, avec toute l'excitation et l'emballement que cela représente pour moi. On s'endort. Je me réveille sa main dans la mienne. Elles étaient simplement parfaites l'une dans l'autre.

Bye Bye Santiago

Du léger, que du léger, ne pas s'accrocher. Partir au petit matin, laissant ma belle au bois dormant... On ne se reverrait probablement plus. Un irlandais et une française, qui ne parlent pas la même langue. Du léger, pas d'attache, juste avancer et savourer les cadeaux que Saint Jacques me déposait. Il en est des cadeaux si doux, qu'on ne comprend pas de suite. J'avance comme si j'avais besoin de fuir, il faut que j'y aille, c'est comme si j'étais poussée hors de cette chambre. Ses bras si doux, mais un sommeil si agité. Il fallait que je parte, encore perdue dans ma vie, encore perdue dans mon chemin. La seule chose qui m'axait était de marcher.

Et puis j'ai rendez-vous avec la mer après tout. C'est cette phrase qui guide mes pas, depuis si longtemps maintenant. A moi Fisterra.

Mon téléphone bip ... bien sûr, j'ai oublié mon foulard, je suis au pub au centre-ville, je bois mon café matinal, il est tard mine de rien pour un départ mais peu importe... Brendan s'occupe de sa Compostella ce matin, je le

retrouve devant l'accueil pèlerin, son chapeau
et sa plume, un dernier au revoir ...

Ça y est Compostelle est derrière moi.

J'avance ... ses messages son doux et légers,
je ne les attends pas et ils me font plaisir. Voilà
qu'il m'envoie « True Love will find you in the
end »², une chanson qui dit : l'amour véritable
te trouvera à la fin. Quel message ! Une
chanson si douce. L'amour véritable te
trouvera à la fin pour cela il faut que tu entres
dans la lumière.

Il prend sa journée à Santiago peut être nous
reverrons nous.

² De Daniel Johnston

L'après

Quel chemin après Santiago, l'ambiance n'est plus la même. La « course » est finie, nous sommes arrivés. Ce n'est plus que du plaisir. Et quelle beauté ce chemin, ces eucalyptus, ce bleu du ciel. On peut sentir la mer. Oui ça sent déjà la mer. J'ai toujours pu détecter l'effluve marin des kilomètres bien avant. La couleur de la vie change aussi, ce bleu est plus bleu, le vert est plus vert. Tout s'imprègne de l'immensité de l'océan qui s'approche sous mes pas. J'avance, je respire et je suis détachée, juste immensément chanceuse de vivre cette félicité du chemin. J'avais rendez-vous... Maintenant je sais pourquoi.

A deux jours de marche de Santiago, à mi-chemin de la mer, se pose un choix Muxia ou Fisterra. Pour moi Fisterra est une évidence. J'ai rendez-vous avec la mer ! Cette phrase me revient en tête depuis que j'ai décidé de partir et ce rendez-vous ne pouvait avoir lieu qu'à Fisterra. Je retrouve Jérôme. Il est parti de Santiago le même jour que moi, on s'est retrouvé, le soir dans une albergue. Qu'il est

savoureux d'être en sa présence. La pureté d'une âme d'enfant dans le sérieux d'un corps d'adulte. Qu'il est reposant d'être à ses côtés. On se comprend. Je peux lui parler sans filtre. C'est si rare. Nous en venons même à discuter de ses nuits, où il est instructeur de vol pour humain. Oui dans ses rêves Jérôme vole, avec ses bras, mais ça ce n'est que pour les débutants, après on peut s'en passer me précise-t-il. On rit. Un jour, il me dit que nager c'est comme voler, ça lui procure la même sensation. Avec qui d'autres puis-je avoir ce genre de conversations ? Qu'il est bon d'être à ses côtés ! Lui qui peu importe le nombre de fois où je termine mes phrases par « Tu vois ce que je veux dire », me répond avec la douceur d'une écoute entière « Oui je vois ».

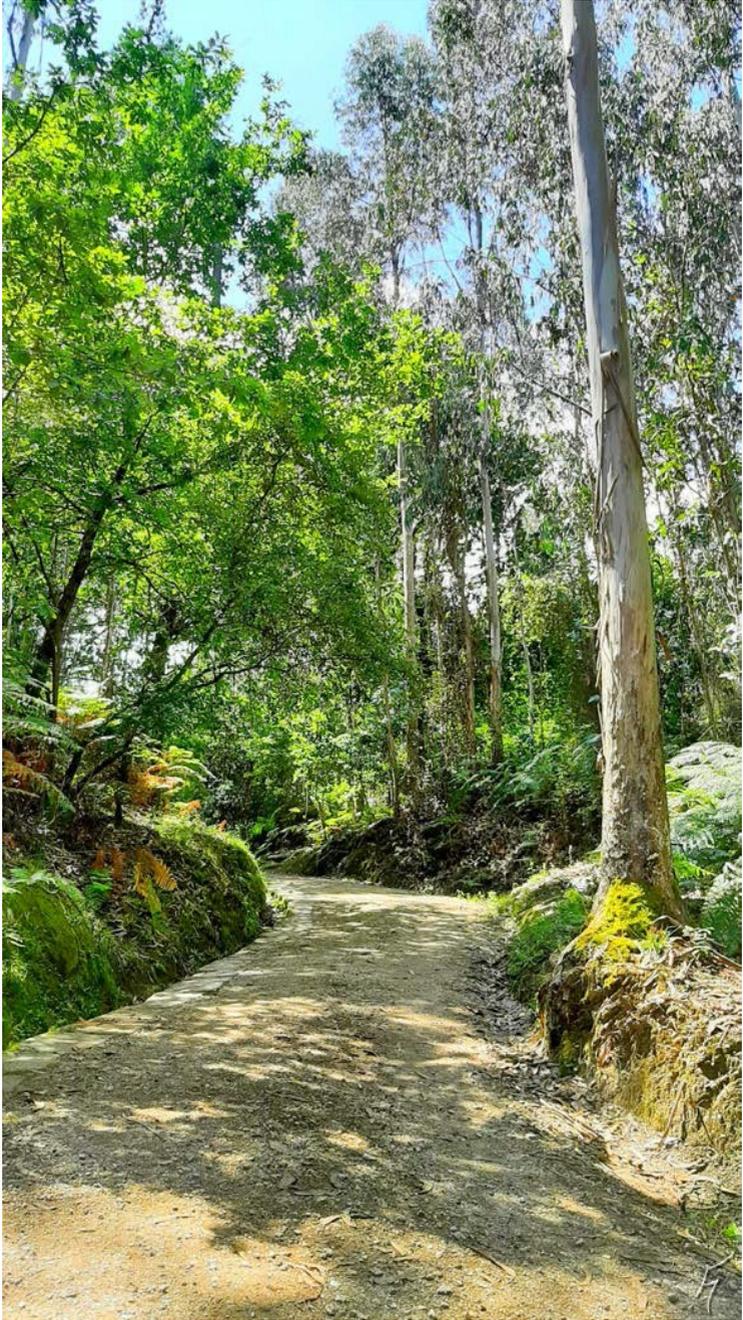
Ce sera lui et moi à ce carrefour. On fait quoi ?! Je suis paniquée intérieurement, je sais que pour moi c'est Fisterra, mais pour la troisième fois, on me conseille de me rendre à Muxia en premier. Mais j'ai rendez-vous avec Fisterra, c'est Fisterra qui guide mes pas depuis un si long chemin (1515 km au compteur à Santiago, faut en rajouter environ 90 pour Muxia ou Fisterra). C'est à Fisterra que je voulais voir

l'océan pour la première fois de ce périple. David, avec qui j'ai tamponné ma crédentiale au 100ème kilomètre restant, un autre moment intense, me disait quelques jours avant

« Va à Muxia en premier, le chemin est magnifique pour descendre ensuite à Fisterra et plus doux physiquement ».

Il en était à son 9ème chemin il savait de quoi il parlait. Jérôme avait également prévu de s'y rendre en premier et puis Brendan qui insiste pour que je choisisse Muxia.

Allez, à contre cœur, perdue dans le doute, je choisis, on choisit Muxia.





Go Muxia, si douce, si féminine, si enveloppante. Au final, je suis contente de finir par Fisterra, même si j'ai un arrière-goût de rendez-vous manqué. Mais Muxia m'accueille telle une mère qui viendrait refermer son manteau doré dans une étreinte aimante. Pour moi, comme pour Jérôme, Muxia, la mère est parfaitement à propos.

Les paysages sont époustouflants et puis il est doux de marcher avec Jérôme, chacun dans son intimité, nos moments de solitude. Avec ses grandes jambes, il a vite fait de me distancer mais on sait se retrouver pour mieux savourer. Le temps est parfait. Ni trop froid, ni trop chaud. Ce sont des bourgs de bord de mer, avec leur charme typique et la douceur des villages de vacances. On se régale. Autant j'aime être seule, autant c'est un bonheur de partager avec quelqu'un avec qui on n'a pas besoin de s'expliquer. Jérôme me fait découvrir des choses que mon regard n'aurait pas aperçues et vice versa. Un délice ces quelques jours à ses côtés.

Une légère montée, il me précède de plusieurs mètres. Je le vois là statique, contemplatif, méditatif. Je comprends instantanément. Ça y

est l'Océan nous ouvre les bras. Un moment suspendu, là devant nous, on respire, tout est calme, beau et doux.

Le baptême Muxia

On ne pouvait attendre. J'ai rendez-vous avec la mer. Voilà qu'elle m'ouvre les bras, elle m'accueille de son cœur océan, de la profondeur de son amour, qui purifie instantanément tout de son passage délicat. Je n'ai pas de maillot de bain sur moi. Comme je dis souvent ici « Je porte le poids, vous avez le plaisir » à ces gens qui apportaient dans leur sac : maillots de bain, bassine, frisbee ou autre, moi je n'avais que mon essentiel et c'était bien suffisamment lourd. Qu'à cela ne tienne, mon tee-shirt qui me servait de tenue de soirée et de pyjama enfilé, une culotte et hop. Jérôme était impatient. Il ne pouvait attendre. Il voulait qu'on se rende en tout premier lieu à la mer, avec nos sacs, nous n'avions pas encore de lits. Mais peu importait. C'est là que nous voulions être. Il eût raison, le temps a tourné en fin d'après-midi. Nous sommes entourés de touristes à la plage. Mais pour nous, ça veut

dire tellement. On vient de faire 1600km à pieds, pour plonger dans cette eau. On y va directement sans se poser de questions. Il fait frais en Galice et au bord de mer. Mais on pose tout, on dépose tout. Ce moment est à nous. Je le vis réellement comme un baptême. Jérôme ne peut s'immerger complètement la tête sous l'eau, j'essaie de l'y guider, mais il n'y arrive pas. On s'est libéré de tellement de choses sur ce chemin, de tellement de poids, de tellement de peurs. Celle-ci ne sera pas pour aujourd'hui. Tout est là. Lui, moi et l'océan qui vient de nous ouvrir ses bras comme un foyer accueillant après un long départ.

La magie aidant, nous nous retrouvons dans une auberge, qui bien qu'elle soit pleine, nous installe deux lits côte à côte au milieu d'une grande pièce. Ça nous ira très bien à ce stade, on n'est plus très difficile.





La magie du chemin en action

Depuis la France, on me parle d'une communauté à Muxia où il fait bon vivre. Mais plus je m'approche de cette ville, moins les gens connaissent. Etant limitée par la langue, ne parlant que le français, Jérôme pose la question à l'office du tourisme ainsi qu'à différentes personnes rencontrées en chemin, sans succès. Personne ne connaît.

Lors d'un moment d'intimité, Jérôme parti faire la sieste, je me retrouve moi avec moi, dans un de ces moments si enivrant où tout me semble possible. Je mets mes oreillettes et me voilà partie. Bien décidée à découvrir ce lieu de vie avant de quitter cette ville et qui sait peut-être y rester.

Je mets mes écouteurs et que fais une pèlerine quand elle a fini de marcher ?

Elle marche.

Me voilà à découvrir les environs.

Soudainement un homme m'interpelle dans la rue, un espagnol qui parle français bien sûr, ses enfants sont franco espagnols, étant à l'époque marié à une française. Il habite Fisterra et est venu faire un tour à Muxia avec

son ami au chapeau vert. Il me propose de me déposer à Fisterra à mon retour de balade. Je lui parle de cette fameuse communauté, lui aussi a fait le chemin, il y a quelques années. Mais il ne la connaît pas. Cependant en arrivant sur Muxia aujourd'hui, il a aperçu une grande maison 7-8km en amont. Son ami l'a questionné sur ce lieu.

Et hop ni une ni deux, 8 km qu'est-ce que cela représente pour une pèlerine après tout. J'avance tel le petit poucet suivant le lapin blanc d'Alice, armée de mon Google traduction. Se faisant, et pour la faire courte, je me retrouve à discuter avec le gérant d'un café qui connaît très bien le couple qui tenait cet endroit, mais aujourd'hui il n'y a plus de communauté. Ils travaillent tous les deux en journée. Il me conseille de repasser en fin d'après-midi. Mais pèlerine, pas pèlerine, 8km ça reste quand même 8 km. Arrive à notre hauteur une voiture. Johnny le jeune homme en question, s'arrête près de nous. Voilà comment je me retrouve dans la voiture du propriétaire du lieu recherché, pour me ramener à Muxia. Il y allait pour travailler.

Le mystère élucidé, les regrets en moins, la magie en plus. Merci Saint Jacques.

Je rentre époustouflée de cette série de coïncidences qui m'a menée à bon port. Juste incroyable. J'en suis bouche bée ou pas vraiment... Je bassine Jérôme avec cet enthousiasme qui me caractérise tellement quand je pars dans cette joie enfantine de l'émerveillement.

Une bonne bière, un apéro en bord de mer et un coucher de soleil somptueux, sur les rochers tout en rondeur de la pointe de Muxia. A couper le souffle. Sentir la puissance de l'océan dans cet écrin rempli de mystère sans âge.

Ah oui au fait je n'ai pas vu Brendan à Muxia... Il a choisi Fisterra.

C'est l'anniversaire de Jérôme aujourd'hui et on va à Fisterra. Chouette cadeau.

Je me lève la première comme souvent. Je lui laisse un petit mot et un trèfle. Il ouvre un œil et me dit qu'il partira aussi ce matin. On se retrouvera sur le chemin ou là-bas. J'aime ma liberté de partir seule, j'en ai besoin de ce temps le matin, juste moi avec moi.

Le chemin est véritablement somptueux. Je ne longe pas la côte, mais régulièrement nous avons le droit à de magnifiques décrochés d'océan. J'aime la mer, l'océan. Depuis enfant. Je me souviens de la première fois que je l'ai rencontré, l'Océan... J'avais tellement hâte, une fois devant, j'ai mis plusieurs jours avant d'y croire. Je ne cessais de répéter à ma Grand-mère, je n'y crois pas, je n'y crois pas. Je l'aime. Je me sens bien près de l'eau, devant cette immensité. Et puis « le bleu du ciel n'est pas le bleu de la mer. Ce bleu que moi je préfère, sans vraiment savoir pourquoi » (Pour ceux qui auront la référence.)

Je n'ai plus de nouvelles de Brendan. Il a choisi une autre voie, avec d'autres gens. Les aléas du chemin, c'est aussi ça. Parfois des

déceptions. Un peu comme dans la vie. Mais je n'ai jamais vraiment compris ces personnes qui du jour au lendemain ghostent les autres. J'ai du mal avec ça. Mais encore une fois c'est le chemin. Et personne ne se doit rien. D'ailleurs partir de ce principe, permet de mieux apprécier les personnes qui nous entourent et le moment présent. L'autre ne nous doit rien, il n'est pas là pour faire notre bonheur, il s'offre c'est tout. L'autre devient alors un cadeau. Parce que nous non plus on ne lui doit rien. Notre compagnie est alors juste choisie et naturelle toute en authenticité. Ce n'est pas pour autant que ça fasse plaisir ces revirements de situations, c'est juste pénible. Je n'aime pas ça. C'est désagréable, avec cette sensation d'être un mouchoir. On prend et on jette. Définitivement, je n'aime pas ça.

27 km de traversée de toute beauté, simplement. Le chemin est sublime, je me sens bien dans son étreinte qui adoucit mes mémoires.

Jérôme aime les éoliennes. Ce matin c'est cadeau pour lui. On traverse une parcelle

boisée nappée d'un léger brouillard, longeant un ban d'éoliennes. Nos pas sont rythmés par leurs vrombissements sourds (wouuuu wouuu wouuuu wouuuu) et par moment nous en apercevons la cime. Je goûte son plaisir et me connecte à lui.

Je suis pressée ce matin, pas l'envie de prendre le temps, pourtant tout y est propice. Mais comme bien souvent, ce n'est pas moi qui dicte la cadence. Le chemin sait, aujourd'hui je le sais. Je termine mon camino par l'accès au littoral. J'y suis ! J'ai les pieds dans le sable. Un air de vacances, de touristes, ces petites allées en bois, ces bars de plages ... Je croise une pèlerine avec qui j'ai partagé une chambre à Leon...

J'y suis.

Fisterra

31 mai 13 Aout Mon Compostelle.





Jérôme me rejoint rapidement. On n'était pas très loin l'un de l'autre. On s'installe à l'auberge municipale. Il aime le côté désuet et vieillot de ces auberges à l'ancienne. Faut dire, qu'il a déjà fait ce chemin, il y a une dizaine d'années. Tout doit avoir un symbolisme bien différent avec les souvenirs qui resurgissent. Mais impossible pour moi de me reposer. J'ai rendez-vous. Le cap Finistère m'attend. Je suis épuisée, il fait chaud et il y a du monde !

Des bus entiers de touristes.

Je m'arrête près d'une église en montant, j'y trouve un chapeau, je souris, il n'y pas de plume...

J'y suis. J'inspire.

J'y laisse ce foulard qui me relit à mon passé. Cette pointe guérisseuse viendra avec la précision du laser me séparer de mes dernières attaches. Je lui laisse tout ici. Je m'abandonne. J'aurais voulu ce moment seule. Je l'ai eu ainsi. Je respire, je dors, qu'il est bon de t'avoir Jérôme.

Réveil en bord de mer... Petit déjeuner au port. Charlotte, vous vous souvenez, Charlotte de France qui bivouaque aussi, que je ne fais

que croiser. Et bien la voilà, elle aussi à Fisterra. Elle nous rejoint pour le petit déjeuner. On se raconte nos chemins, nos instants. On se propose un moment fille, quelques emplettes, l'envie de se faire belle. On sent quand le chemin est fini, c'est drôle. Elle me parle de ses coups de cœurs, de ses coups de ghost et des cadeaux de la providence... Soudain deux personnes de l'autre côté de la rue l'appellent, on tourne la tête, je tombe nez à nez avec Brendan qui déjeune avec deux jeunes femmes. Ni une ni deux, mon cœur dans l'estomac ou au fond de mes chaussures, je fuis, j'ai chaud subitement, mon cortex préfrontal se fait la malle, cerveau reptilien en action. Je ne veux pas le voir non. J'en suis restée au fait qu'il m'ait ignorée, j'ai un minimum d'amour propre. Une petite voix me souffle : tu le regretteras. Je fais demi-tour, je ne sais pas comment, je ne suis pas au commandement. Je lui tapote l'épaule, tout en ayant une profonde envie de me fondre dans le goudron. Il descend de la terrasse, me fait un gros câlin, me demande où je dors. Voilà qu'on se retrouve dans la même auberge, on se voit plus tard alors ...

Ce matin, Charlotte nous proposait de la rejoindre dans son albergue, mais elle était complète pour le week-end, faut dire que nous sommes celui du 15 août. J'ouvre le guide et choisis « Do Sol e Lúa ». Ils indiquent une salle de médiation et un repas végétarien. Jérôme sera ravi. Mais je ne pensais pas y trouver Brendan. Le nom de l'auberge aurait pu me mettre la puce à l'oreille mais non... mon cortex n'est pas très fonctionnel, quoi que ce ne soit pas lui qui aurait pu me la mettre. Je m'y rends pour y déposer mon sac avant de retrouver Charlotte. Je suis sans voix, dans une douceur paisible. Une évidence. Au salon une grande fresque de Shakti et Shiva se transmettant une énergie par les mains est représentée au mur, un lotus y fleurit, sur un autre mur une lune épousant le soleil.

Mariage.

Je reste ébahie par cette représentation.

Le long du trajet Muxia Fisterra, j'ai vu cet échange d'énergie sur la plage entre moi et Brendan. Nos mains... Je reste là comme en connexion, en transmission.

C'est puissant tout ce chemin que je venais de faire d'harmonisation de mes polarités, de

complétude et je me retrouve là face à cette représentation. Le chemin d'une vie. Non pas Compostelle, toutes ces années passées et je me retrouve là face à ce symbole et un Brendan dans les parages, qui me permettra de réaliser ces rites de passage.

A midi, je rejoins Jérôme, on déjeune avec une de ses amies rencontrée sur le chemin Nastassia. Elle quitte Fisterra le jour même, retour Santiago. Elles sont sympas les amies de Jérôme. Je les rencontre toujours pour un instant, j'aurais tellement envie de partager plus. C'est comme avoir envie de plonger dans l'océan et ne pouvoir y mettre que les pieds. Elles sont passionnantes. Un feeling, une même longueur d'ondes, mais ces instants si courts. On est au café quand soudainement je reçois un message au niveau de ma gorge « besoin urgent de partir ».

Si mon corps pouvait s'exprimer de manière plus agréable cela m'arrangerait.

« T'écoute pas sinon » Ok je capitule.

Je m'éclipse alors, ce besoin urgent me guide à l'auberge, je ne sais pas pourquoi. Je ne me

pose plus vraiment de questions, je suis l'impulsion.

« Non pas dans la chambre tu t'arrêtes là, au salon ».

Ok je me pose, je m'imprègne, il y a des oracles, des livres et autres objets symboliques. Je m'enfonce dans le fauteuil style louis XV. Je respire. J'ai le livre « The Rabboni legacy » dans la main, l'auteur est à l'auberge.

Arrive Brendan. Je ne suis plus tout à fait à l'aise en sa présence. La sensation d'avoir tellement de choses à partager et son frein, l'impression qu'il préférerait parler au monde entier qu'à moi. Faut dire que la barrière de la langue ne facilite pas l'échange. Cependant je prends encore sur moi, j'ose, je ne fais pas l'ours, j'ai l'élan de lui parler, de lui dire la sensation que j'ai eu, cette main sur la plage, cette énergie. Ce n'est plus fluide comme cela l'était. L'impression de le déranger. Est-ce moi ou est-ce réel. Peu importe je respire, j'avance, j'accueille. Un pas après l'autre.

Et puis je suis à Fisterra. Alors le reste...

On prévoit de se retrouver à la plage ce soir pour le coucher du soleil avec Jérôme et d'autres.

Une nuit gravée dans mon cœur.

Je me réfugie souvent cette nuit-là. Tout était parfait. L'osmose, mon cadeau Fisterra. Oui je reçois beaucoup de cadeaux.

Je suis comblée, je suis sur une plage merveilleuse, l'océan et moi, toute une histoire d'amour, à Fisterra avec Jérôme, Brendan et Charlotte. Mon combo gagnant.

Fin d'après-midi, j'arrive seule à la plage, je profite de ces instants. Je me ressource, c'est si merveilleux. Que j'aime l'océan, je ne m'en lasse pas. Et puis cela faisait si longtemps que nous avions rendez-vous. Alors j'en profite, je pose mon sac, j'arpente la plage de toute sa longueur comme j'aime tant le faire, les pieds dans l'eau. Les vagues qui jouent avec moi, prenant des photos de sa beauté revigorante. Quand je me retourne, je vois Brendan, juste derrière moi. J'étais dans un moment d'abandon complet épousant la mer et là je me retrouve une nouvelle fois nez à nez avec lui. Nous marchons sur la plage rejoignant Jérôme. Il glisse sa main dans la mienne. Cette sensation est indescriptible. Elles sont parfaites l'une pour l'autre. Cette main que je sentais si souvent... enfin il n'y a pas de mots justes une

sensation si étrange de reconnaissance. Pas dans une optique amoureuse. Même si ça peut paraître bizarre. Peut-être aussi refroidie par la distance mise et accentuée par un téléphone cassé. Mais je ne l'explique pas ce qu'il se passe entre nous deux. C'est étrange et pourtant fluide et évident en même temps. C'est au-delà des mots. Jérôme dans une douceur innocente me demande si je pense qu'il a des vues sur moi. Je m'entends lui répondre : « Nous sommes deux âmes se transmettant des messages. Nous avons rendez-vous. »

S'en suit une partie de frisbee. Et oui j'allais oublier le frisbee. Lors de nos premières rencontres Brendan me dit « Je vais te revoir à Santiago ou à la plage, on doit jouer au frisbee ensemble. » Le fameux frisbee. L'homme à la plume et au frisbee. Jérôme, Brendan et un de ses amis débutent une partie au coucher du soleil. Je m'improvise photographe, certaines resteront. Des souvenirs gravés.

La partie s'interrompt, le monde s'arrête net comme si quelqu'un venait de crier « Un deux trois Soleil », chacun s'asseyant là où il est. Débute alors le spectacle attendu : le soleil se

couche. Comme chaque soir par sa beauté, il nous dit je t'aime avant de s'en aller. La promesse d'un lendemain d'éternité. Le ciel étoilé fait alors son entrée.

Assise sur le sable, je m'apprête à mettre mes écouteurs, Brendan s'assit à mes côtés, je lui en propose une et nous partageons alors « The light of my soul » d'Ajeet Kaur. Je respire ces moments. Une pure bénédiction. Si intense, si simple et naturel à la fois. Juste incroyablement parfait. Je suis aux anges de la douceur de ces instants. L'impression de retrouver un frère d'âme. Quelque chose d'inattendu. Rien n'est programmé et pourtant tout se fait d'une minutie et d'une simplicité digne d'un chef d'orchestre. Un timing parfait. Tout y est !

Mon paradis. Les vagues et la puissance de l'océan, cette Terre si enivrante, le feu de camp, la nuit étoilée. Je me sens en parfaite sécurité. Je fais l'amour à la nuit. Je m'éloigne seule au milieu de nulle part, juste l'océan et la voûte céleste, la plus belle nuit de ma vie. Je danse sous les étoiles, je danse la vie, je me perds dans le sable, je me fonds dans le tout.

Le bonheur d'être parfaitement à ma place au bon moment.

Je reviens d'un de mes instants et là je vois une de mes plus belles images du chemin : Jérôme et Brendan allongés presque tête contre tête en étoile regardant la voûte céleste ensemble. Je suis comblée. L'envie de les prendre en photo et en même temps juste celle de profiter de ce moment, alors je le grave en moi. Ils sont si beaux. A cet instant ce sont les deux personnes que j'aime le plus. Cette vue si magnifique. Je lève la tête et vois les yeux amoureux étincelants de Charlotte brillants au coin du feu de camp, chantant avec les autres. Je suis là, à ce moment-là avec Jérôme qui me comprend si bien, et Brendan qui est ... L'image est parfaite. Ce bout de terre, cet instant précieux.

Mon cadeau Fisterra.

Félicité venait de se télécharger.







Réveil: Jérôme part demain. Il retourne à Santiago pour rentrer chez lui le surlendemain. Et moi je ne sais tout simplement pas quoi faire. Je ne suis pas prête à rentrer de suite, c'est trop tôt. J'ai peur, je stresse. Je décide de l'accompagner à Compostelle. Voir Brendan quitter Fisterra m'aurait fait mal, je me serais sentie toute seule d'un coup.

J'ai besoin de me poser. Je m'installe dans la salle de médiation et c'est parti pour un voyage en conscience unité, me voilà sur la guérison des lignées, l'unification des polarités, l'union du féminin et masculin. C'était dans le thème pour le coup. Un peu plus d'une heure plus tard, je reviens en conscience ordinaire. Me vient alors l'envie de partager l'expérience du regard avec Brendan. Ne me demandez pas, j'ai laissé le cortex préfrontal au vestiaire, je vous l'ai dit. Je suis juste mon instinct. Mal à l'aise ou pas j'ose et qui passe à ce moment-là dans le couloir...
Ta dam pif paf pouf c'est parti, nous nous retrouvons à vivre ce moment.

On s'installe sur le tapis au sol, l'un en face de l'autre. Je respire, je plonge dans l'instant, loin de toute gêne éventuelle. Je sens la puissance de l'arbre s'enraciner, et la droiture intransigeante de la justice face à de la violence et du mépris. Bien loin de la tendresse à laquelle je me serais attendue. J'apaise une sorte de colère qui monte, je sens comme une guérison de trahison et de violence masculine (qui peut tout aussi bien être présente chez les femmes que chez les hommes. Les masculins destructeurs sont encore monnaie courante, peu importe le genre), une acceptation, un apaisement, un pardon, une harmonisation. L'échange se poursuit alors plus doux, yeux dans les yeux, front à front, cœur à cœur, respiration à respiration. Aloha je partage le souffle de vie avec toi. Moment indescriptible. Moment hors du mental, instant guérisseur, pacification de mémoires, unification des pôles. Mon humaine reste sur sa faim, ma divine sait. Perfection en action, la Vie sait. Deux jours incroyables. Il s'est passé tellement de moments indescriptibles finalement.

Brendan me propose de le retrouver à la plage. Une petite crique enveloppée de rochers. L'eau est bien froide, je penche pour un 18 degrés, je m'y plonge.

C'est avec elle que j'avais rendez-vous depuis si longtemps.

Je m'étends au soleil, quand il me rejoint.

Et c'est reparti pour un concerto céleste. Un de ces instants au goût d'éternité. Volupté, fluidité, aisance. Mon humaine resurgit quand il se jette à l'eau. Vous voyez « Alerte à Malibu » et bien vous l'avez, avec le petit mouvement de cheveux à la fin du plongeon. Humm je reste de marbre que de marbre bien sûr. Et là ma vie prend sérieusement un goût de film. Une plage incroyable, entourée de rochers, on s'installe sur l'un d'eux qui est parfaitement taillé pour nous. La chaleur des rayons du soleil sur nos corps enlacés et là, Brendan nous met La Vie en Rose, la version de Louis Armstrong.

Clap de fin s'en est trop pour moi, je remballe, j'en peux plus.

Un bon mois avant José à Moissac, le jour de son départ m'offre une boîte à musique La Vie en Rose. Dans un bar perdu au milieu de

l'Espagne le 15 juillet, en pleine journée passe
La Vie en Rose d'Edith Piaf, le 5 août le jour de
ma rencontre avec Brendan je photographie
« Quand il me prend dans ses bras, qu'il me
parle tout bas, je vois la Vie en rose » un tag
sur le chemin et maintenant me voilà perdue
au milieu de l'Espagne sur une plage
merveilleuse dans les bras d'un trèfle irlandais
qui nous partage La Vie en Rose de Louis
Armstrong. Cette chanson et ce trèfle qui
m'auront accompagnée tout le chemin.

Je fonds dans l'éternité, dans la grâce et la
volupté. Un cadeau de toute beauté.

La Vie sait.

On se quittera comme deux inconnus à
l'arrivée à l'auberge.

Une telle magie ...

Un tel scénariste ...

Merci la Vie

Merci Saint Jacques

Merci Jésus maintenant je sais que tu marches
à mes côtés.

Un seul code : LOVE

Epilogue

Une paire de boucle d'oreille :

Un cœur en bois, en son centre une note de musique, acheté à Santiago.

Combo parfait de mon compositeur (Jérôme et tous ses talents) et mon Irlandais.

True love will find you in the end: l'amour véritable te trouvera à la fin

But how can it recognize you unless you step out into the light

Mais comment peut-il te reconnaître à moins que tu n'entres dans la lumière.

Joue de ta plus belle musique, alors le miracle se produira.

With Love always

PS : quand me vient l'idée de partager cela avec vous au travers d'un livre, qu'ai-je trouvé sur le trottoir ?

... un trèfle à 4 feuilles séché.





Remerciements

Une petite marche

Je suis partie faire une petite marche et ... me voilà pèlerine.

Il y a bien longtemps, je lisais L'Alchimiste de Paolo Coelho. Jamais je n'aurais pu imaginer alors qu'un jour j'irai retrouver Santiago et encore moins de cette manière.

Quelle chute... quelle descente que ces dernières années. C'était donc là que débutait mon œuvre au noir.

Ce voyage comme un trait d'union entre un avant et un après.

Le trésor est bel et bien là à tes pieds, mais il faut marcher pour le trouver.

Ne serait-ce pas là l'histoire de la vie...

Tout cela pour découvrir ce trésor, ton trésor à l'intérieur de toi.

Il faut la vivre pour le voir, le croire, le savoir. C'est ainsi qu'apparaît cette étincelle dans le regard, cette étoile dans le cœur. On se reconnaît alors...

Je l'ai fait ... je l'ai fait ...

Merci immense à Jérôme, Nico, Marion, Hana, Marie-Anne, Jean-Michel, Didier, Nina, Fred, Marie-Françoise, Geneviève, Philippe, Daniella, Eléonore, Marielle, Elisabeth et Thomas, Luce, Régis, Alice, Charlotte, Claudine et Marc, Pascale, Pascal, Séverine, David, Brendan, la famille de Simone et Manu avec leurs bambins Ando et Fanny du gîte Bohotegia, Frédéric sans Muriel mais avec Florent du Par Chemin "J'en ai pris plein le cœur", Marie du gîte etchetoa, Stéphane et Sébastien, Éric du Chemin vers l'étoile, Thierry des Volets bleus, Jean-Gaétan de l'Alchimiste, Philippe de Condom, Edou de l'albergue Verde, Victoria de Finlande, Martin de Munich, Artmond ... à toi José qui m'a accompagné et soutenu tous les jours, et tellement d'autres.

Merci à Pauline Wald de marcher son essentiel et son film qui a transpercé mon cœur, à Suzanne de l'instant Vagabond et Sylvie de Radio camino grâce à vous mesdames j'ai osé. Et Marie Elo la première à m'avoir dit « Vas-y où que tu sois je viendrais te chercher » et avec qui j'ai partagé chaque jour.

Vous m'avez nourri.

Merci pour tous ces câlins échangés, merci de nous être aimé.

C'était si bon.

« Tout s'ajoute à ma vie
J'ai besoin de nos chemins qui se croisent
Quand le temps nous rassemble, ensemble
tout est plus joli. »

« Ensemble »

Jean-Jacques Goldman

« Car là où 2 ou 3 sont assemblés en mon nom,
je serais parmi eux »

Jésus

C'est peut-être ça le secret du chemin.

Les leçons du chemin

La vie se goûte, elle ne se réfléchit pas. Chaque pas je le savourais, je ne le pensais pas. C'est seulement avec le temps que les mots sont venus se poser.

Il y a deux types de personnes, ceux qui vivent en soulevant chaque pierre une à une pour y déceler un signe et ceux qui vivent, goûtant chaque délice proposé par la vie sans les chercher, se délectant de chaque instant comme un trésor.³

C'est ça que j'ai vécu sur le chemin. Les signes, que tout le monde guette, ne sont pour la plus part qu'interprétation. Les synchronicités sont pour moi, la Vie en action. Tu ne vois pas, tu ne sais pas et il se passe quelque chose. Ça ne passe plus par le mental, il est court-circuité. Et surtout tu ne t'y attends pas. Ce n'est pas forcément ce que ta personnalité voudrait.

Ce n'est pas ma personnalité qui veut, car si j'ai compris une chose avec Saint Jacques, ce n'est pas elle qui sait ce qui me rend heureuse. Beaucoup de gens interprètent des choses

³ Lucile Houssin

voulant juste adapter et corroborer le scénario qu'ils font dans leur tête. Dans les synchronicités, le scénario est, tu vis sans même pouvoir imaginer la suite.

« Je m'occupe de tout » signé la Vie. Tu as juste à avancer un pas à la fois.

Voilà une belle leçon que je me rappelle quand la vie me fait peur. Je me rappelle que je suis humaine, totalement imparfaite et qu'un pas à la fois sera déjà suffisant.

L'œuvre finale ne dépend pas de « moi ». Je suis le pinceau. Il est la toile, l'artiste, la peinture et également le pinceau. Je caresse la toile espérant y laisser ma plus belle œuvre.

La vie est faite pour être vécue, pas pensée. La vie sait. Se déposer dans ses mains et chaque jour faire un pas. La tête au service de ce cœur.

La vie devient délectation de découvrir chaque jour comment je vais l'habiter.

Donner et Recevoir

« Parfois on doute, on a peur, le chemin de Compostelle te rappelle à quel point tu es aimé, et ce que veut dire donner et recevoir ».⁴

Dans nos vies quotidiennes, bien souvent donner et recevoir ressemblent plus à un compte en banque qu'à un partage. Il y a des débiteurs et des créditeurs. Donner ressemble plus à prêter et recevoir à prendre. Chacun n'y trouvant pas son compte au final. En effet, je te donne mais tu n'oublies pas que je t'ai donné surtout. Vous connaissez bien les trop bon trop con... c'est simplement qu'à ce moment-là, on donne en attendant un retour ne serait-ce que de la considération. Je ne dis pas qu'il faut être idiot attention. Mais ce n'est pas vraiment donner et le reconnaître est bien.

Donner sans rien attendre en retour est très difficile. Dans le monde de l'avoir, on se dit mentalement je donne et je n'attends rien, mais j'attends l'abondance ou de la reconnaissance ou autre. C'est attendre. Sur le chemin, on donne mais on ne reçoit pas de la

⁴ Celine Anaya Gauthier

même personne. Il n'y a donc pas d'échange fossé. Ça nous permet déjà de faire un pas vers ce don gratuit. Puisque l'autre nous ne le reverrons probablement plus.

Et puis recevoir ou donner n'est pas forcément un don qui « coûte », ça peut être une chaise partagée, un mot qui adoucit un cœur, une tentative de parler dans la langue de l'autre. Et je reçois d'une personne que je ne reverrai probablement plus, ça me permet d'apprendre à ne pas me sentir redevable.

Vous voyez tous ces jeux qui s'opposent au don gratuit. Apprendre à recevoir est aussi un chemin difficile. N'avoir besoin de personne est tellement plus aisé. Mais exister à plusieurs, donner à l'autre l'opportunité de nous donner, le cadeau de notre réception et l'humilité d'avoir besoin. Je suis une femme qui a toujours eu l'habitude de répondre à ses besoins, surtout ne pas avoir besoin de l'autre, ne pas être dépendant. La vie m'offre ce cadeau, de voir la beauté de la relation. Dieu est dans la relation. La magie se produit dans l'interaction.

Un exemple, Montana ville en Espagne. Je m'apprête à bivouaquer, je n'ai pas fait mes

courses. Il faut que je remonte la ville, je n'ai ni la force ni l'envie de porter mon sac. Je demande alors à une commerçante de me garder mes affaires le temps de mes courses. Si je n'avais pas eu besoin d'elle, je ne lui aurais jamais demandé et serait passée à côté de voir qu'on peut faire confiance aux gens. Quand nous sommes dans le besoin, tout devient cadeau. Chaque petite attention est cadeau au combien savoureux.

Donner et recevoir deviennent similaire. Celui qui donne reçoit. Donner c'est recevoir, recevoir c'est donner. La magie du chemin, la magie de la vie, l'unification des pôles. Quand donner devient recevoir, le cœur Est, la Vie félicité.

Différencier recevoir et prendre. Effectivement ce n'est pas la même chose, une grande mode actuellement de la loi d'attraction. D'ailleurs à mes yeux, se méfier car elle est toujours dans la sphère de l'avoir et non pas dans celle d'être. Manipuler des forces cosmiques pour obtenir ce que la personnalité veut est dangereux au sens que tant qu'on est dans l'avoir, il y aura des crédits et des débits. Tout ce que vous prendrez, faudra le rendre. Nous

ne sommes pas dans l'être où donner c'est recevoir, c'est un enrichissement personnel, celui du même ordre que lorsqu'on partage une idée. Deux personnes la possèdent, sans s'appauvrir. C'est un partage multiplicatif, exponentiel.

L'énergie de prendre est présente sur le chemin. On peut prendre y compris en disant merci. Certains se cachent derrière une politesse d'apparence. Mais un merci sans saveur n'a aucun sens. Cela représente la majeure partie de la communication dans la société occidentale actuelle, cette pseudo politesse. Des formations existent d'ailleurs pour envoyer promener avec courtoisie. Mais aujourd'hui beaucoup de choses changent parce ce que nos mots peuvent travestir, notre énergie ne le peut pas. On ne peut maquiller une énergie. L'énergie ne ment pas et de plus en plus de personnes y sont réceptives.

Voir au-delà des images, entendre au-delà des mots. De l'avoir à l'être.

On entre dans le monde du silence où tout se passe dans le délice absolu de l'authenticité et de la vérité.

Un chemin, des vies.

Mes peurs

Je répétais souvent sur le camino « Je ne suis pas là pour marcher mais pour grandir. Et si je rentre avec mes peurs, alors je n'aurais qu'accumulé des kilomètres au compteur ».

Quand une situation désagréable se présente, ce n'est plus la situation que je veux changer. Je ne veux simplement plus ressentir ce que je ressens. Non pas en le niant, mais en allant à la source. C'est là que ça change tout. Je plonge à la racine et j'en sors transformée. Ça évite les schémas répétitifs. Parce que si c'est uniquement la situation que je change, elle pourra se représenter à tout moment. Mais si j'apaise mes sentiments face à elle, même si elle se représente, ce ne sera plus un problème. Alors je me permets de la vivre simplement (ce qui ne veut pas dire facilement), profondément, authentiquement. Je plonge dans l'expérience. Je me laisse traverser par elle. Pour cela il faut être prêt à abandonner qui on croyait être, les habitudes comportementales reflexes réactives à des peurs profondes.

Chaque peur referme un enseignement, recèle une leçon, une facette de toi à éclore. Alors je lui demande quel est le cadeau qui se cache derrière elle. Quel diamant est prêt à être révélé, car faut bien se le dire, elle n'est pas là pour rien. La traverser pour y découvrir cette nouvelle facette de soi et pas forcément celle que l'on pourrait croire.

Un exemple simple. J'ai peur des chats. L'idéal ce n'est pas d'espérer que je ne croiserais jamais un chat de ma vie, autant se dire que c'est un animal contre lequel on ne fera pas le poids. Si tu en as peur tu le trouveras toujours sur ton chemin: un matin enfant t'attendant devant ta tente, un jour se posant sur le toit de ta voiture alors que tu viens juste de te garer, ou devant ta porte d'entrée, au travail, tu les verras partout. Ils sont puissants, toujours là où on ne les attend pas. Ça ne sent absolument pas le vécu ahah. Cette peur-là aura duré près de 30 ans pour moi, et un jour elle s'est envolée. Elle aura pris le temps qu'il fallait, mais un jour je fus prête à la laisser partir, non pas en la combattant, en l'acceptant et en acceptant d'écouter son enseignement.

C'est déclinable à l'infini.

De plus, plutôt que de nourrir sa peur, se nourrir de personnes qui ne l'ont pas. On est riche de nous et de nos qualités différentes. Par exemple si tu as peur de dormir dehors, apprivoise la nuit. C'est facile à dire. Mais on est riche ensemble, s'inspirer de ceux qui le font déjà. La situation alors peut se présenter, tu n'en es plus effrayé. Tu n'es plus dépendant d'un facteur extérieur. C'est toi, que tu changes.

C'est valable aussi sur un plan relationnel. Au final je regarde comment je peux m'apporter moi-même ce que je cherche à l'extérieur. Ce n'est pas forcément agréable, se poser soi avec soi et regarder ce qu'on ressent au fond, comment on peut apaiser cela, le ressentir profondément, entièrement, ne plus se cacher derrière des faux semblant, vivre cette émotion pleinement et la remettre à plus grand. J'ai compris que je ne saurais pas y répondre avec mes comportements habituels, alors je dis à la vie montre-moi un autre chemin. Et je laisse faire et ainsi même si la situation se représente, je ne le prendrais plus personnellement. J'aurais mis du baume apaisant sur mon égo, laissant l'autre

responsable de ce qu'il est, sans remettre mon intégrité en question. J'aurais été cajolée cette part souffrante en moi qui rentre alors en réaction avec l'autre. Ça demande de la patience, de la compassion et du Silence.

J'ai décelées de nombreuses peurs comme cela. Cette technique, je l'utilise régulièrement. A chaque fois que quelque chose de désagréable m'arrive. Je fais trois pas en arrière et je me dis ok, comment je fais pour ne plus ressentir ça. Je ne cherche pas de réponse, je laisse la vie faire son œuvre en moi, le pouvoir guérisseur de la mise en lumière par la prise de conscience.

Humilité

Devenir une Coupe Vide et se laisser infuser. Voilà une jolie rencontre, ne serait-ce pas finalement cela le principe de la méditation.

Pour devenir cette coupe prête à recevoir, à être ensemencée, il faut commencer par la vider. Accepter que je ne savais rien fut une grande clé de libération. S'asseoir là avec mes croyances, mes jugements, mes habitudes, ce que je crois que je suis finalement. Ce que je pense qui me définit.

Je faisais un constat que je ne savais pas me rendre heureuse. Deux choix s'offraient à moi, poursuivre avec les même outils ou changer. Vous devinez quelle option j'ai choisi.

Accepter de ne rien savoir et s'ouvrir à l'autre, savoir demander de l'aide, trouver de l'inspiration ailleurs dans ces autres possibles, je suis comme un enfant qui découvre le monde : « Montre-moi comment tu l'habites ».

Parce qu'en schématisant grossièrement, nous nous rendons vite compte que chacun de nous pense détenir la vérité absolue pour traverser cette vie. Tant que nous possédons la vérité, le

vase est plein. Et rien ne peut alors nous être révélé.

L'humilité d'être tout petit. Accepter de ne rien savoir, se vider de toutes croyances, tout laisser partir, pour permettre à la vie de te remplir, te montrer un autre possible.

S'agenouiller face à ce qui sait. Non pas face à quelqu'un bien au contraire. C'est dans ta petitesse que tu trouveras ta grandeur.

Ta personnalité vient alors s'agenouiller devant le trône de la Grandeur. Cette Grandeur qui se trouve à l'intérieur de toi et qui peut alors guider tes pas. Voilà pourquoi l'humilité est une voie de passage obligatoire pour trouver cette grandeur à l'intérieur, sinon tu pourrais facilement la confondre avec un spot lumineux fanfaronnant se prenant pour Dieu.

La nuit et son pouvoir réparateur

Dans nos vies quotidiennes, on utilise rarement nos corps jusqu'à la douleur. Sur le chemin, au début pour le moins. Il est mis à rude épreuve, pour les non-initiés. Je découvre alors la magie des nuits. On les sous estime trop au quotidien. Les psy en parlent brièvement, sur le remake au travers de nos rêves, mais il se passe tellement plus que ça. Les premières nuits et cela sur plus d'une dizaine de jours, après mes marches, je ne rêvais que d'une chose m'allonger, j'avais mal partout. D'ailleurs j'ai eu mal aux pieds plus de six mois après ce chemin. J'ai peut-être un peu forcé sur la fin. Mais ce qui m'impressionnait le plus, c'est que mes douleurs de la veille disparaissaient au réveil. Les mollets tendus, les pieds fatigués, le dos endolori. Au réveil j'étais toute fraîche, prête à débiter une nouvelle journée. Cela m'impressionnait chaque matin. Notre corps est magique et parfait, quand on a le bonheur de le vivre en harmonie. C'est une chance qu'on ignore la plupart du temps. Le pouvoir guérisseur de notre corps, regardez-le se

réparer seul, après une chirurgie, une blessure, regardez le créer la vie. Notre corps est une porte magique. Faire de son corps un paradis terrestre, où règne l'harmonie, la douceur de vivre. Avoir envie de prendre soin de lui est devenu une évidence, aussi bien sur l'apport alimentaire que toute sorte de nourriture que je peux lui apporter: musique, film, lecture. Je suis ce dont je me nourris. Et mon corps est sacré, il est mon temple.

De l'avoir à l'Etre

Cela fait un petit bout de temps que cela nait en moi, que des portes s'ouvrent, que de nouveaux horizons apparaissent. Mais c'est sur le camino que la magie s'est produite. Je suis passée de la tête au cœur. Cet espace qui ouvre sur l'unité. Tout ce qui se polarise s'unifie. Tous les inverses s'épousent pour ne faire qu'Un : la vulnérabilité devient la force, ta petitesse ta grandeur, donner recevoir, c'est dans le silence que tu entends... Toutes les paires d'opposés, les paires jumelles, s'harmonisent et deviennent Une. Dans l'Étreté, je touche du doigt l'absolu. Accepter ces va et vient entre la dualité, la réalité commune prédominante, et se laisser envelopper par cette unité qui se cache derrière toute dualité. Caresser ce champ d'expérience est alors divin et tu aperçois la perfection du jeu en action. Je ne reste pas 24h sur 24 dans cette perception et bien souvent la dualité vient me titiller dans ces espaces qui manquent encore d'amour, de la lumière rédemptrice de la Conscience.

Passer de l'avoir à l'être, ne se décide pas avec la tête et ne peut se percevoir avec les yeux du corps. Épouser la réalité et l'aimer inconditionnellement bien au-delà de tout concept. Cette réalité m'ouvre parfois les bras, alors aujourd'hui je sais qu'elle est là juste derrière le voile.

« Le chemin le plus long qu'un Homme ait à parcourir au cours de sa vie, est le chemin allant de la tête à son cœur. »

Proverbe indien

La vie est.

Et si elle était juste parfaite telle qu'elle est.

Et si nous n'avions pas besoin de guérir, mais que la vie était guérison.

Laissons-nous traverser par elle. La vie sait et fait son œuvre.

Avec Amour, par Amour, pour l'Amour.

Fanny







« J'ai interrogé la terre, la mer et ses profondeurs, les animaux et les choses rampantes. J'ai interrogé les vents qui soufflent, les cieux, le soleil, la lune et tout ce qui se trouve à l'orée de ma chair. Mon interrogation était le regard que je portais sur eux. Leur réponse fut leur beauté. »

Saint Augustin – Les Confessions

à Lino ...
à Mamie

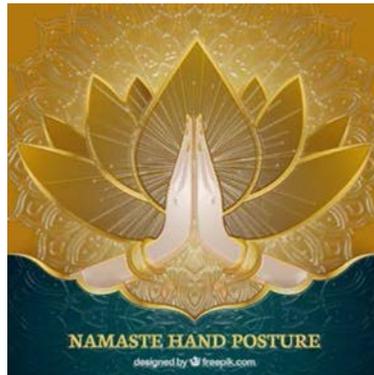
Table Des matières

Prologue	3
Mes premiers pas	4
Ça mouille	16
Conques.....	23
Les Volets Bleus	28
La Fée Laurence	34
Une Famille	37
Des lieux de liens	41
Ça mouille encore	44
Ces mots	50
Les au revoir	56
Leçon d'humilité	62
La Foi	66
Nina	71
Aroue	75
Chez Marie	77
Saint-Jean-Pied-de-Port	84
La traversée	93
Donativo Logroño	108
Burgos	116
La Meseta	121
Buen Camino	128
Sunrise	132

L'arbres à vœux	141
100 km	148
Santiago	159
Bye Bye Santiago	173
Muxia	180
Go Fisterra	188
Epilogue	209
Remerciements	212
Les leçons du chemin	215

Ouvrage écrit et réalisé par Fanny
Hamla Photographies : Fanny
Hamla

Photographie en 4^{eme} de couverture : Namaste
Hand Posture designed by freepik.com
Tous droits réservés pour tout pays
© 2022 Fanny Hamla



One code Love

Nous avons rendez-vous

La vie l'a menée sur ce chemin. Ses pas l'ont guidée vers son cœur. Elle cherchait un sens, elle a suivi les étoiles. Fanny nous emmène avec elle, le long de ses pérégrinations aussi bien intérieures qu'extérieures. Un récit parsemé d'aventures qui lui feront découvrir qui elle est et bien plus.

Un chemin qui nous mène à l'essentiel.